

L'ARCHE *Editeur*

Max FRISCH

La Grande muraille

Traduit par
Henri BERGEROT

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LA GRANDE MURAILLE

**Version revue par l'auteur en 1972
pour le Théâtre National de l'Odéon**

Texte français de HENRY BERGEROT

PERSONNAGES :

L'Homme d'aujourd'hui

Hwang Ti, Empereur de Chine

Mee Lan, sa fille

Wu Tsiang, prince chinois

Olan, mère chinoise

Le Muet, son fils

Siu, servante

Da Hing Yen I, II, III, maître de cérémonie

Fou Tchou, Bourreau chinois, Le Héraud

4 Mandarins, 2 serveurs, 4 ennuques, 2 journalistes

2 soldats, 6 insurgés

MASQUES :

Roméo et Juliette

Napoléon Bonaparte

Colomb

L'Inconnue de la Seine

Ponce Pilate

Don Juan

Brutus

Philippe d'Espagne

Cléopâtre

Emile Zola

Ivan le Terrible

Henry Dunant

Un mendiant,

Un Monsieur en Frac

Un Monsieur en Jacquette

PROLOGUE

Devant un rideau de scène qui représente de manière réaliste la Muraille de Chine, parait l'Homme d'Aujourd'hui.

L'homme d'Aujourd'hui :

Mesdames et Messieurs, vous avez devant vous la Muraille de Chine, le plus grand ouvrage d'architecture de l'Humanité. Il mesure -selon le dictionnaire encyclopédique- plus de dix mille Li, ce qui correspond, par exemple, à la distance Berlin-New York. Si l'on en croit les journaux, ce monument se trouverait aujourd'hui dans un piètre état, et selon les dernières nouvelles, le gouvernement aurait même décidé de le faire démolir puisque de toute façon il n'a aucune utilité à l'endroit où il se trouve. La Muraille de Chine -ou comme disent les chinois, la grande Muraille- conçue pour servir de rempart contre les peuplades

PROLOGUE

(Ajouter, page 2, à la suite de l'énumération des personnages par l'Homme d'Aujourd'hui, après Christophe Colomb) :

Emile Zola, Ivan le Terrible, Lohengrin, Abraham Lincoln.

(Entrent deux personnages chinois, la mère et le fils).

Vous verrez en outre toutes sortes de gens, des courtisanes, des mandarins, des membres de conseil d'administration, des serveurs, des bourreaux, des ennuques, et des journalistes.

(Les deux personnages chinois s'inclinent)

Qu'y a-t-il donc ?

PROLOGUE

Devant un rideau de scène qui représente de manière réaliste la Muraille de Chine, paraît l'Homme d'Aujourd'hui.

L'homme d'Aujourd'hui :

Mesdames et Messieurs, vous avez devant vous la Muraille de Chine, le plus grand ouvrage d'architecture de l'Humanité. Il mesure -selon le dictionnaire encyclopédique- plus de dix mille Li, ce qui correspond par exemple, à la distance Berlin-New York. Si l'on en croit les journaux, ce monument se trouverait aujourd'hui dans un piètre état, et selon les dernières nouvelles, le gouvernement aurait même décidé de le faire démolir puisque de toute façon il n'a aucune utilité à l'endroit où il se trouve. La Muraille de Chine -ou comme disent les chinois, la grande Muraille- conçue pour servir de rempart contre les peuplade barbares de la steppe, représente une de ces tentatives, toujours renouvelées au cours de l'histoire, d'arrêter le temps, tentative qui s'est avérée inutile, nous le savons aujourd'hui. Cet ouvrage fut exécuté sous le glorieux règne de l'Empereur TSIN SCHE HWANG TI qui paraîtra ce soir en personne sur notre scène... En ce qui concerne cette soirée d'ailleurs, et pour que votre attente ne soit pas déçue, je vais vous lire la liste des autres personnages de la pièce :

(Il sort un papier et lit)

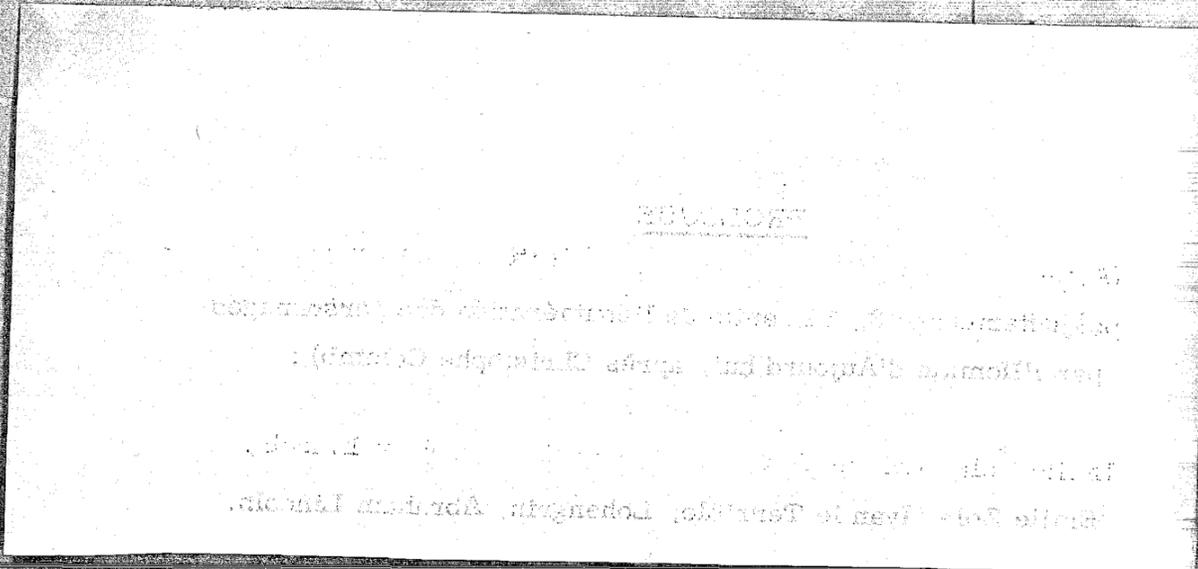
Roméo et Juliette, Philippe d'Espagne, Mee Lan, une princesse chinoise, Ponce Pilate, L'Inconnue de la Seine, Napoléon Bonaparte, Brutus, Don Juan, Cléopâtre, Christophe Colomb.

(Entrent deux personnages chinois la mère et le fils).

Vous verrez en outre toutes sortes de gens, des courtisans, des mandarins, des membres de conseil d'administration, des serveurs, des bourreaux, des ennuques, et des journalistes.

(Les deux personnages chinois s'inclinent)

Qu'y a-t-il donc ?



LA MERE :

Je suis une paysanne chinoise. Je m'appelle Olan. Je suis la Mère, celle qui n'a jamais de rôle dans l'histoire du monde.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Elle dit ça naturellement pour l'unique raison que plus tard, comme nous le verrons, elle a bel et bien un rôle à jouer.

LA MERE :

Nous vivons au temps du Premier Empereur Sublime, appelé Fils du Ciel, qui est toujours dans son droit. Nous venons du pays de Tchao. Nous avons piété toute une année. Sept fois nous nous sommes trouvés devant des pays inondés, trente fois nous sommes tombés sur des soldats, et quatre vingt dix fois nous nous sommes égarés pour la bonne raison qu'il n'y avait plus de chemin. Regarde un peu mes pauvres pieds ! Mais toi, Seigneur, tu es un homme de bonne foi, ça se voit, et si tu nous dis, Seigneur, que nous sommes à Nankin...

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Mais nous sommes à Nankin.

LA MERE.:

Wang ! tu as entendu ?

(Le fils acquiesce d'un signe de tête)

LA MERE

Wang ! Nous sommes à Nankin. Wang !

(La Mère embrasse son fils)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Pourquoi pleurez-vous ?

LA MERE :

Toute une année, Seigneur, d'un bout à l'autre de l'année.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Vous avez piété, bon, j'ai compris.

LA MERE :

Tu connais le Yang tsé kiang ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Sur la carte, bien sûr.

LA MERE :

Pendant un an nous l'avons remonté, puis nous avons pris sur la gauche : une jolie contrée, Seigneur, une contrée fertile, tu peux me croire, du travail pour nous autres et des récoltes pour l'Empereur il n'en manque pas, de l'avoine, du millet, du riz et du tabac, des bambous, du coton,

du pavot, même des typhons, ça, il y en a aussi, des singes et des faisans...

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Maintenant vous êtes arrivés.

LA MERE

Nous sommes arrivés.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Mais que voulez-vous faire à Nankin ?

LA MERE :

Weng ! tu l'as entendu ? Il demande ce que nous voulons faire à Nankin ?

Wang ! une pareille question ! Tu as entendu ?

(Le fils rit sans voix)

Mais nous voulons voir notre Empereur !

Tsin Sche Wang Ti, appelé Fils du Ciel, qui est toujours dans son droit.

Il y en a qui disent que ce n'est pas vrai.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

LA MERE :

On le dit dans tout le pays.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Mais quoi ?

LA MERE :

Qu'il n'est pas le Fils du Ciel. C'est ça qu'ils disent. Lui, c'est mon fils. Mon fils qui est muet. Oh, ça n'est pas de moi qu'il tient ça.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Il est muet ?

LA MERE :

Peut-être même que c'est une chance qu'il soit muet... mais si, mon fils, c'est la vérité ! Tant de bêtises qu'on raconte du seul fait que les gens savent parler. Et ça mène à quoi ? Voilà quarante ans qu'ils disent que ça doit changer, s'arranger. Que la justice devra régner. Et la paix... Est-ce que tu connais la dernière, Seigneur ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Je n'ai encore parlé à personne à Nankin.

(La Mère lui chuchote à l'oreille)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Min-Ko ?

LA MERE :

C'est comme ça qu'ils l'appellent. La Voix du Peuple ! Mais personne ne l'a jamais vu. On ne connaît que ses maximes.

(On entend des tambours)

Les voilà qui reviennent encore !

(Entre un héraut chinois, un soldat portant un tambour, un soldat portant une lance et un soldat portant un tabouret pour le héraut)

LE HERAUT :

Nous, Tsin Sche Wang Ti, dont le nom signifie : le Premier Empereur Sublime, appelé Fils du Ciel, qui est toujours dans son droit, adressons aux peuples soumis de notre Empire la nouvelle suivante :

(Roulements de Tambour)

- La victoire est à nous. Les chiens barbares de la steppe, nos derniers ennemis ont été écrasés. Selon notre promesse, les chiens barbares de la steppe baignent dans les flaques de leur propre sang, et cela signifie que le monde est à nous.

(Roulements de Tambour)

LA MERE :

Vivat ! Vivat ! Vivat !

(Le Héraut chinois regarde dans la direction de l'Homme d'Aujourd'hui et attend)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Vivat.

(Roulements de tambour)

LE HERAUT

Peuples de notre Empire ! Un dernier adversaire vit encore en ce jour dans notre pays, un seul homme, il se nomme Min Ko ; la Voix du Peuple. Nous le chercherons jusque dans les coins les plus retirés de notre Empire et nous le trouverons : sa tête au bout d'une lance ! Et quiconque répètera ses maximes connaîtra le même sort ! Sa tête au bout d'une lance !

(Roulements de tambour)

Longue vie à notre Premier Empereur, Tsin Sche Wang Ti, appelé
Fils du Ciel, qui est toujours dans son Droit.

LA MERE :

Vivat ! Vivat ! Vivat !

(Le Héraut chinois regarde en direction
de l'Homme d'Aujourd'hui et attend)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Vivat !

(Le Héraut et les trois soldats chinois
sortent comme ils étaient entrés :
indifférents, disciplinés, mécaniques)

LA MERE :

Tu as entendu, Seigneur ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Min Ko : la Voix du Peuple - sa tête au bout d'une lance - Voilà qui laisse
présager la crise d'une puissance qui a eu raison de tout, sauf de la
vérité. Je comprends.

LA MERE :

Viens, mon fils, viens !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Encore une question, la dernière.

LA MERE :

Je ne sais rien, Seigneur. Je ne sais rien. Viens mon fils ! Et remercie
les Dieux d'être muet.

(La Mère et le Fils continuent leur
route)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Voilà pour la situation à Nankin... Vous vous demandez certainement
mesdames et messieurs, ce que tout cela veut dire. Où se trouve
aujourd'hui cette ville de Nankin ? et qui est aujourd'hui Hwang Ti, le
Fils du Ciel, qui est toujours dans son Droit ? Et ce pauvre muet qui
ne peut même pas crier " vivat " et Wu Tsiang, le général aux bottes
tachées de sang, et tous les autres, quels que soient leurs noms ? Vous
vous demandez à qui nous faisons allusion ? J'espère que vous ne serez
pas fâchés, mesdames et messieurs, si vous ne recevez aucune réponse.

PREMIERE PARTIE

1er TABLEAU

La scène reste telle qu'elle est : à droite, un perron à la chinoise, à gauche, au premier plan un groupe de fauteuils de style moderne. On entend une musique de fête et les voix d'une assemblée invisible. Au bout d'un moment (le temps pour le spectateur de prendre connaissance des lieux), entre un jeune couple costumé que tout amateur de théâtre connaît bien.

ELLE :

Pourquoi déjà partir ? Le jour est loin encore
C'était le rossignol, et non pas l'alouette,
dont le chant a percé ton oreille craintive ;
C'est sur ce grenadier qu'il chante chaque nuit
O, crois moi, mon amour, c'était le rossignol.

LUI :

Non, c'était l'alouette, elle annonce le jour.
M'enfuir, c'est le salut, m'attarder, c'est la mort.

ELLE :

Crois moi, cette lueur n'est pas celle du jour
Reste donc mon amour et ne pars pas encore !

LUI :

Qu'ils viennent me saisir, qu'ils viennent, qu'ils me tuent.
J'accepte volontiers si je sais que tu m'aimes.

ELLE :

On vient ! j'entends du bruit. O, mon amour, adieu.

LUI :

Adieu !

ELLE :

Mon Roméo ! Mais nous reverrons-nous ?

(Un serveur en frac est entré par la droite)

LE SERVEUR :

Puis-je me permettre d'informer, mademoiselle et monsieur, que la mascarade commence sur la terrasse. Mademoiselle et monsieur sont attendus.

(Le serveur disparaît)

LUI :

Si je savais en quels temps, en quels lieux nous sommes !
L'assemblée que je vois ici me fait frémir
Il semble que les vieux coffres se soient ouverts
Costumes qui tournoient, odeur de naphthaline,
On croirait qu'ils sont morts, mais ils parlent pourtant
Et je les vois qui dansent, et qui tournent en rond
Comme tournent les danseuses d'un carillon.

ELLE :

Qu'arrive-t-il ?

LUI :

Le temps, le temps s'est arrêté.

ELLE :

Allons, ô mon amour, hâte toi et fuyons !

LUI :

Où pourrions-nous aller ?

(Un serveur en frac entre par la gauche)

LE SERVEUR :

Puis-je me permettre d'informer mademoiselle et monsieur que la mascarade commence sur la terrasse. Mademoiselle et monsieur sont attendus.

(Le serveur disparaît)

ELLE :

O Dieu mon cœur est lourd et pressent un danger !

LUI :

Je sais que quelque chose est arrivé, mais quoi ?
Et que veut dire " Atome " ? et " désintégration " ?
Chacun emploie ces mots mais qui donc les comprend ?
Je sens seulement que le temps s'est arrêté.

ELLE :

Donne de tes nouvelles à chaque heure du jour,
Une seule seconde enferme tant d'années
Mais à compter ainsi me voici vieille et morte
Avant qu'en un baiser nos lèvres se rejoignent.

LUI :

Juliette ! O, cette nuit je serai près de toi.

ELLE :

O Roméo, adieu, ô mon doux Roméo !

LUI :

Combien d'hommes déjà affrontés à la mort
se sont sentis heureux. O mon coeur ! O ma femme !
Notre monde bientôt est voué au tombeau.
Mes yeux, regardez-la, mes bras, enlacez-la
Et que je meurs en un baiser.

(La mascarade entre : costumes de
toutes sortes : Napoléon, Cléopâtre,
Don Juan, la Pucelle d'Orléans, Marie
Stuart, etc...)

UN MASQUE :

Les voilà ! Ils sont ici, Roméo et Juliette, le couple classique !

(Roméo et Juliette sont entraînés vivement
par la mascarade. Restent Napoléon
Bonaparte -de trois quarts, la main dans
son gilet blanc-, et l'homme d'aujourd'hui,
qui non sans respect, s'est mis sur son
passage).

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Excellence ! Puis-je vous parler un instant ?

(Napoléon le regarde, étonné)

Nous ne nous connaissons pas, majesté...

Rien d'étonnant à cela, nous vivons à des époques différentes. Vous
serez peut-être heureux d'apprendre, Excellence, que votre gloire
est restée vivante dans les coeurs durant les cent premières années
qui suivirent votre mort.

(Napoléon le regarde, interrogatif)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

En ce qui concerne ma modeste personne, Excellence, je fais partie de
ceux qui habitent aujourd'hui sur cette terre et qui veulent vivre.

NAPOLEON :

Cent ans, dites-vous ? Et que s'est-il passé depuis ? Parlez !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Je suis ici pour vous le dire, Excellence. Vous êtes mort, si je ne me trompe, au printemps 1821. Mais aujourd'hui encore, vous êtes un tout. Votre personnalité, votre profil, le personnage privé comme le personnage public, vos glorieuses campagnes et cette attitude favorite, votre main dans votre gilet blanc, tout cela, tout le monde le connaît, l'homme cultivé, ou à demi cultivé, c'est-à-dire, aujourd'hui la grande majorité. On vous admire, Excellence, et pas seulement en France. Votre correspondance, même vos lettres intimes, se trouvent en fac-similés dans toutes les bibliothèques où chacun peut les lire. Si j'ose dire, Excellence, vous êtes devenu pour nous quelqu'un de familier. Vous faites partie de ces personnages qui peuplent notre cerveau et comme tel vous êtes vivant ; absolument. Sinon, comment pourrais-je m'entretenir avec vous, Empereur des Français ! Vivant et ... redoutable.

NAPOLEON :

Je veux savoir quels événements ont eu lieu. Que font les Français ? les Anglais ? Les Russes ? Me sera-t-il donné d'entendre qu'ils sont enfin battus ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Excellence

NAPOLEON :

Il est possible d'écraser la Russie. L'hiver de notre campagne en Russie était trop rigoureux.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Nous le savons très bien :

" Il neigeait, on était vaincu par sa conquête,
Pour la première fois, l'aigle baissait la tête "

NAPOLEON :

Il faut pourtant que la Russie soit battue !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Excellence...

NAPOLEON :

Sans battre la Russie, on ne domine pas le monde !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ca ne suffit plus, Excellence, plus maintenant...

NAPOLEON :

Qui est maître en Europe ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Excellence !..

NAPOLEON :

Pourquoi ne parlez-vous pas, citoyen ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Excellence, l'atome est divisible.

NAPOLEON :

Qu'est-ce à dire ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

C'est difficile... à imaginer pour vous, Excellence, je sais, mais c'est comme ça : le déluge est réalisable. Il suffit d'un ordre, Excellence. Nous nous trouvons donc devant le choix suivant : l'Humanité doit-elle subsister ou non ? Mais qui, devra en décider ? Les hommes... ou... vous ?

NAPOLEON :

Vous êtes démocrate ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Je suis plutôt inquiet. Nous ne pouvons plus nous offrir l'aventure du pouvoir absolu : le risque est trop grand. Quiconque est assis sur un trône aujourd'hui tient dans sa main l'Humanité entière, et toute son Histoire avec elle, l'Acropole, Mozart, le métro, la Sorbonne et Shakespeare avec Roméo et Juliette, et nous tous, et nos enfants. Un caprice, une dépression nerveuse, une névrose, un accès de mégalomanie, un mouvement d'impatience provoqué par une mauvaise digestion et tout est fini.

NAPOLEON :

Pourquoi nous tenir ces propos, à nous, Napoléon Bonaparte, en exil à Sainte Hélène ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

En toute franchise, pour que vous restiez où vous êtes. Il ne faut pas revenir, Excellence, ne serait-ce que pour cent jours. Le temps des potentiats doit être révolu.

NAPOLEON :

Et si les peuples m'appellent ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ils ne le feront pas. Les peuples veulent vivre.

NAPOLEON :

Et si je vous disais, Monsieur, que vous vous trompez ? que j'entends des appels, Monsieur, jour après jour ?

(Eclats de rire au fond)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Comme il est délicat de parler avec ces grands personnages qui peuplent notre cerveau et refusent de comprendre ce qu'un Homme d'aujourd'hui leur annonce ; avec ces fantômes d'une histoire qui ne doit pas recommencer.

(Entre un nouveau couple masqué : un vieillard, manifestement un navigateur espagnol, et une très jeune fille qui danse pieds nus avec un sourire ravi)

LA JEUNE FILLE :

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez,
Embrassez qui vous voudrez !

LE VIEILLARD :

Je ne comprends pas...

LA JEUNE FILLE :

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,

(Le vieillard hoche la tête)

C'est une fête, mon ami, un grand bal, comme j'en ai rêvé mille fois derrière mes paupières closes quand je ne pouvais pas dormir sous les ponts de la Seine.

LE VIEILLARD

Je ne comprends pas...

LA JEUNE FILLE :

J'aime le tumulte des fêtes, mon ami ; j'aime les jardins dans lesquels je n'ai jamais mis le pied, j'aime la soie, la musique qui rend toutes choses possibles. J'aime la vie que mènent les gens cultivés. Et vous

savez, tout cela, c'est la lecture des journaux qui me l'a fait connaître.

LE VIEILLARD :

Ils l'appellent l'Amérique...

LA JEUNE FILLE :

Nous devons nous presser, mon ami, si nous ne voulons pas perdre la mascarade. Donnez moi le bras !

LE VIEILLARD :

... l'Amérique !... ils l'appellent l'Amérique ! Et à les entendre ce ne sont pas les Indes que j'ai découvertes. Vous comprenez ça ? Pas les Indes, donc pas la vérité !

(Les deux masques disparaissent)

NAPOLEON :

Qui était-ce ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Colomb, je pense, le vieux Christophe Colomb.

NAPOLEON :

Je parlais de la jeune fille.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Celle-ci n'a pas de nom.

NAPOLEON :

Elle a parlé de la Seine.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Personne ne connaît sa vie, Excellence, et personne ne s'est soucié de la connaître. Nous ne connaissons d'elle que son masque mortuaire, on peut le voir dans les vitrines, ou même l'acheter chez les brocanteurs. Nous l'appelons l'Inconnue de la Seine.

NAPOLEON :

Cela veut dire que même cette va-nu-pieds fait partie des invités ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Apparemment.

NAPOLEON :

Et pourquoi ne nous dit on pas qui nous a invités ?

(On entend un claquement de fouet.
Entre un majordome chinois qui dirige
un groupe de coolies. Ils apportent le
trône et le placent sur la scène. Tout
ceci se déroule avec rapidité et une
discipline impeccable, demi-tour à
droite, demi tour à gauche et à chaque
fois un coup de fouet retentit en coulis-
ses. Puis ils disparaissent).

NAPOLEON :

Que signifie cette chinoiserie ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

C'est le trône.

NAPOLEON :

Et ceux-là, qui sont-ils ?

↓ (Entrent, du côté opposé, deux mas-
ques qui font les cent pas comme on
fait avec quelqu'un rencontré par
hasard en attendant un évènement qui
tarde à se produire. Il s'agit d'un
Romain et d'un jeune Espagnol qui,
tout en écoutant, joue impatiemment
avec un gant et jette autour de lui des
regards furtifs).

LE ROMAIN :

... Qu'est-ce que la vérité ? En ce temps là il se trouvait que j'étais
gouverneur d'une province qui s'appelle en Hébreu Eretz Israël.

L'ESPAGNOL :

Oui, je sais, je sais.

LE ROMAIN :

Un matin de très bonne heure, -c'était la veille de la Pâque-, ils
l'amenèrent dans le prétoire et je leur dis : quelle accusation portez-
vous contre cet homme ? Et les Juifs répondirent disant différentes
choses. Alors, je retournai vers lui et lui dis : " Es-tu le Roi des
Juifs ? ". Mais lui me répondit : " mon Royaume n'est pas de ce monde ".

L'ESPAGNOL :

Mais je sais !

LE ROMAIN :

Après qu'il eut ainsi parlé j'allai trouver les grands prêtres et leur dis : pour moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. Alors ils se mirent à crier et répondirent : " il s'est fait lui-même Fils de Dieu ! ". En entendant ces mots, je fus saisi d'une grande frayeur et retournai près de lui dans le prétoire et lui dis : " d'où es-tu ? " Mais lui ne fit aucune réponse. Je m'assis alors à mon tribunal -qu'on appelle en hébreu Gabbathé. J'attendis sa réponse, mais en vain. Sa seule réponse : " Que quiconque procède de la Vérité, écoute ma voix " Alors, je demandai : " qu'est-ce que la Vérité ? "

L'ESPAGNOL :

Je sais, l'histoire est connue !

LE ROMAIN :

Mais je n'aime pas prendre de décision. Comment puis-je décider ce qu'est ou non la Vérité ? Mais un tumulte s'éleva devant le prétoire et ils criaient, disant : crucifie le, crucifie le ! et je leur dis : il est dans vos coutumes que je vous libère à la Pâque un prisonnier. Lequel voulez-vous que je vous relâche ? Alors ils crièrent à nouveau, disant : pas celui-ci, mais Barabbas.

L'ESPAGNOL :

Je sais, je sais.

LE ROMAIN :

Or, Barabbas était un voleur.

L'ESPAGNOL :

Un assassin !

LE ROMAIN :

Alors je le leur livrai pour qu'il fut crucifié et je les vis sortir et se diriger vers l'endroit dit " du Crâne ", qu'on appelle en hébreu Golgotha.

(L'Espagnol s'est approché de l'Inconnue de la Seine et lui baise la main)

L'ESPAGNOL :

Mademoiselle de la Seine ?

L'INCONNUE :

Qui me fait l'honneur ?

L'ESPAGNOL :

Un homme qui vous envie ! non pas pour votre gloire, la mienne vaut bien la vôtre, je le crains ; ce que j'envie, mademoiselle, c'est plutôt ce type de gloire qui est le vôtre,

L'INCONNUE :

Qu'est-ce que monsieur veut dire par là ?

L'ESPAGNOL :

Le monde entier s' imagine qu'il me connaît. Mais c'est à tort, mademoiselle, à tort ! De vous au contraire le monde admet qu'il ne sait rien, à part votre nom ! Comme je vous envie !

L'INCONNUE :

Mais moi, monsieur, je suis enceinte et poitrinaire.

L'ESPAGNOL :

Mon nom est Don Juan.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Le trompeur de Séville ? Don Juan Ténorio ?

DON JUAN :

Vous faites erreur ! Vous ne me connaissez que par le théâtre.

(Aux spectateurs)

Je viens de l'enfer de la littérature. Que n'a-t-on pas inventé sur mon compte ! Une fois, c'est vrai, au sortir d'un festin je suis passé par le cimetière, -pour raccourcir ma route en somme-, et j'ai trébuché sur une tête de mort. Et j'ai ri, Dieu sait pourquoi, je n'ai pas pu m'en empêcher. Je suis jeune, je déteste la mort ; c'est tout. Où est le blasphème ? mais les femmes adultères de Séville racontent ça en confession et un curé, Gabriel Tellez, a mis cette histoire en vers. Dieu le punisse pour son imagination poétique ! Une autre fois, c'est vrai, un mendiant s'est présenté et je l'ai mis en demeure de jurer : je suis un Ténorio, le fils d'un banquier et les aumones des Ténorio m'écoeurent, voilà la raison. Mais à part ça, que peuvent savoir de moi Brecht et le Berliner Ensemble ? Si dans les maisons closes, dont je me passe fort bien, je fais une partie d'échecs, on me prend tout de suite pour un intellectuel : l'Amour de la Géométrie ! Quoique je fasse ou ne fasse pas, tous mes actes sont interprétés et mis en vers. Qui y tiendrait ? Je voudrais être, c'est tout, jeune comme je suis, mais être, et rien de plus ! Où est-il le pays sans littérature ? C'est cela, mesdames et messieurs que je cherche : le Paradis ; je cherche ce qui est encore vierge.

(Il s'adresse à Colomb)

On me dit que c'est vous qui avez découvert l'Amérique.

COLOMB :

C'est comme ça qu'ils l'appellent.

DON JUAN :

Et vous êtes en outre mon compatriote !

COLOMB :

Je ne suis qu'au service de la Couronne d'Espagne, en fait je suis né à Gênes.

DON JUAN :

Il s'agit, cher compatriote et ami, de la chose suivante...

COLOMB :

Il s'agit de la Vérité. Nous n'avons pas pris la mer au nom de la Couronne d'Espagne pour découvrir un continent qu'on appelle aujourd'hui l'Amérique. Je me demande bien pourquoi. Ca n'était pas non plus pour exterminer des peuples entiers comme on l'a fait plus tard au nom de la Couronne d'Espagne. Ni pour retourner les champs dans l'espoir d'y trouver de l'or ! Non, ça n'était pas ça notre but !

DON JUAN :

Je sais, je sais.

COLOMB :

J'ai dû attendre cinq ans, et parler et attendre jusqu'à ce qu'on mette enfin les bateaux en construction, cinq ans avant qu'on me fasse confiance. J'avais dit que nous atteindrions les Indes. Et là-dessus, la tempête ! Il s'agissait bien des Indes, ou des trésors des Indes ; il s'agissait de la Vérité. La mort, et le danger, et la soif et la faim. Dieu sait que nous les avons endurés et toutes ces nuits par la suite où je suis resté enchaîné, toutes ces nuits à entendre hurler la mer et le vent : mais j'ai su alors que nous arriverions aux Indes, et nous sommes arrivés aux Indes.

Pourquoi faites-vous non de la tête ?

DON JUAN :

Qui, moi ?

COLOMB :

Celui-là, là-bas ?

LE ROMAIN :

Oui, précisément, qu'est-ce que la Vérité ?

DON JUAN :

J'ai oublié de vous présenter : Ponce Pilate, ... Il s'agit de la chose

suiivante, capitaine, je voudrais quitter l'Europe.

L'INCONNUE :

Ah !

DON JUAN :

Je sais, mademoiselle, ce que vous pensez maintenant. Mais malgré mon respect pour Molière, ça n'a rien à voir avec les femmes.

(Il s'adresse aux hommes)

Messieurs, l'Europe c'est la mort.

II ème TABLEAU

(Don Juan ne peut continuer : l'attention générale est attirée par l'entrée d'un majordome qui multiplie les révérences chinoises)

DA HING YEN :

Mon nom est Da Hing Yen, maître des cérémonies de l'Automne. J'ai l'honneur immérité de porter à la connaissance de nos invités la composition du menu offert en l'honneur de notre chef victorieux, Tsin Sche Hwang Ti, notre Premier Empereur Sublime, appelé Fils du Ciel, qui est toujours dans son Droit et qui vient d'accéder à la domination universelle.

PILATE :

Qui ?

DA HING YEN :

Tsin Sche Hwang Ti.

PILATE :

Jamais entendu parler.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Deux siècles avant Jésus Christ, inconnu à Rome, fut le constructeur de la Muraille de Chine.

DA HING YEN :

Premièrement : potage aux jeunes pousses de Bambou, raifort assaisonné de rosée matinale, foie gras de canard au vin de riz, faisan à la Pékinoise, grenades au vinaigre Siamois, nids d'hirondelle à l'étuvée.

DON JUAN :

A l'étuvée ?

DA HING YEN :

A l'étuvée... Deuxièmement : poulet thibétain farci de cervelle de jeune singe, salade de papillons aux cerises des Indes, oeufs de pigeons grillés.

L'INCONNUE :

Grillés ?

DA HING YEN :

Grillés.

DA HING YEN :

Troisièmement : macédoine de poissons attrapés au petit jour par les

cormorans impériaux et apportés à Nankin par les estaffettes
spéciales de Sa Majesté, garnis de coeur de lotus au sucre, oranges
poivrées, moules aux oeufs de fourmis aigres.

3ème TABLEAU

(Musique religieuse, entre un
monarque vêtu de noir)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Sire !

LE MONARQUE :

Savez-vous à qui vous parlez ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

A Philippe d'Espagne, je suppose.

LE MONARQUE :

Pourquoi un sujet ne s'agenouille-t-il pas ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Sire. C'est urgent.

LE MONARQUE :

Pourquoi un sujet ne s'agenouille-t-il pas ?

(L'Homme d'Aujourd'hui s'agenouille)

Maintenant vous pouvez parler.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI (bajouillant)

Sire... je suis... je dois l'avouer, Sire... je ne suis pas préparé à prendre d'emblée le ton d'un sujet pour vous dire ce que je pense en tant que citoyen du monde, d'autant que, je ne sais pas, Sire, si on vous a déjà mis au courant ? Enfin, bref, la seconde guerre mondiale est déjà derrière nous et en ce qui concerne la fière Espagne.....

Vous permettez, Sire, que je me relève ?

LE MONARQUE :

Achievez d'abord !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Nous admirons Picasso, Lorca et Pablo Casals.

LE MONARQUE :

Vous alliez me dire autre chose.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

J'espère que vous le savez, Sire ; les Pays-Bas sont libres, Gibraltar appartient aux Anglais, l'Espagne n'est pas ~~une~~ démocratie, c'est vrai,

mais elle est une base américaine. Et ce n'est pas tout !... Je ne voudrais pas vous déranger, Sire, si vous priez vraiment...

LE MONARQUE :

Les Pays-Bas, vous osez dire...

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ce qui est.

LE MONARQUE :

L'inquisition n'existe donc plus ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Oh, que si !

LE MONARQUE :

J'ai fait mon devoir.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Que Dieu vous en sache gré, Sire !

LE MONARQUE

Je les connais, les hérétiques ; je les ai fait brûler, des milliers et des dizaines de milliers. Il n'y a pas d'autre moyen.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Vous vous trompez, Sire. Il y a un autre moyen. Nous avons la bombe à hydrogène.

LE MONARQUE :

Qu'est-ce à dire ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ca veut dire que les autres l'ont aussi. Et avec votre permission, je dirai que c'est une bonne chose. Car qui veut brûler aujourd'hui celui qui ne pense pas comme lui se brûle lui-même. Il n'est plus aussi simple de sauver la Chrétienté, Sire ! plus aussi simple. La seule chose qui nous reste en effet c'est de nous conduire en vrai chrétien.

LE MONARQUE :

Etrange rêveur !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Sire.

(Le monarque est toujours debout
les mains jointes)

En un mot, Sire... vous ne devriez pas revenir. Restez dans votre Escorial. C'est là qu'est votre lit avec le judas qui donne sur le maître-autel.

LE MONARQUE

Vous êtes entré dans ma chambre à coucher ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

En simple touriste...

(Il s'adresse aux autres, debout
autour de lui)

Vous tous, mes Seigneurs, vous ne devriez pas revenir. C'est trop dangereux. Vos victoires, vos empires, vos trônes de droit divin, vos croisades contre ceci et cela, il ne peut plus être question de tout ça. Nous voulons vivre. Nous ne pouvons plus nous offrir votre manière de faire l'histoire.

(Des serveurs sont entrés qui offrent
des apéritifs)

UN SERVEUR :

Avec ou sans gin ? avec ou sans gin ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Je vous en prie, mes Seigneurs, écoutez-moi.

UN SERVEUR :

Avec ou sans gin ?

DON JUAN :

Avec.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Sire !

(Il se rejette à genoux)

Accordez les quatre libertés !

LE MONARQUE :

Les quatre ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Et d'abord la liberté de pensée.

LE SERVEUR :

Avec ou sans gin ?

(L'Homme d'aujourd'hui, interrompu
par le serveur, ne peut continuer ;
il reste à genoux un instant, complè-
tement interdit par la politesse du
serveur qui abaisse légèrement vers
lui son plateau à apéritif)

IVème TABLEAU

(Des fanfares retentissent ; on entend au loin les cris de joie du peuple)

DA HING YEN :

Entrée à Nankin de notre Premier Empereur Sublime, appelé Fils du Ciel... Ne manquez pas, mes Seigneurs, d'être témoins de ce spectacle indescriptible. Un chatolement de couleurs sans égales, mes Seigneurs, une foule comme on n'en vit jamais et qui vient de se jeter à genoux, quarante mille drapeaux qui flottent dans les rues de Nankin. Un déferlement de joie assourdissante, mes Seigneurs, précède notre Empereur, qu'on ne peut encore apercevoir.

(Des fanfares retentissent)

Ne manquez pas, mes Seigneurs, d'être témoins de ce spectacle historique, l'entrée à Nankin de Tsin Sche Hwang Ti, appelé Fils du Ciel, mais entrer à Nankin signifie aujourd'hui entrer au centre du monde.

(Da hing Yen indique la droite, et les masques, leur verre d'apéritif à la main, se rendent vers la droite, pour regarder poliment ce qui se passe. L'Homme d'Aujourd'hui qui s'est relevé et époussète son pantalon, est le seul à rester en arrière).

DA HING YEN

Qui es-tu ? D'où viens-tu ? qui t'a invité ? es-tu un personnage historique ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

DA HING YEN :

Le premier Empereur Sublime va apparaître d'un instant à l'autre.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Tsin Sche Hwang Ti, ou comme on dit, le constructeur de la Muraille de Chine ; je sais. J'aimerais lui dire quelques mots.

(Il allume une cigarette)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Pensez un peu, monsieur, aujourd'hui encore les ruines de votre Muraille que tout enfant connaît par des images sont toujours debout. Eh bien, avec tous ces fantômes qui errent ici à l'affut de quelque retour de l'histoire, ce serpent de pierre, cette chose absurde, ce monument de l'illusion, un souffle suffit pour le faire disparaître, comme la cendre de cigarette : comme ça...

DA HING YEN :

Je m'appelle Da Hing Yen, Maître des Cérémonies de l'Automne. Si j'ignore qui est quelqu'un, cela signifie : qu'on le jette en pâture aux chiens mongols ! Si je ne comprends pas le sens des paroles de quelqu'un, cela signifie : qu'on le jette en pâture aux chiens mongols ! Si je comprends des paroles qui déplaisent à mon oreille, cela signifie :

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Qui est-ce ?

DA HING YEN :

Chut !

(Da Hing Yen fait la révérence chinoise et l'Homme d'Aujourd'hui se cache)

Vème TABLEAU

(Entre Mee Lan, la jeune princesse suivie de sa servante)

DA HING YEN :

Princesse appelée Mee Lan, autrement dit Belle Orchidée !
Ton humble serviteur se proclame bienheureux puisque lui revient l'honneur immérité d'exprimer ce qui remplira de douce joie le coeur de notre princesse : les chiens barbares de la steppe ont été écrasés, la victoire est à nous !

MEE LAN :

Et quoi de neuf à part ça ?

DA HING YEN :

Vivat ! Vivat ! Vivat !

(Da Hing Yen fait une profonde révérence chinoise et se retire)

MEE LAN :

Et quoi de neuf à part ça ?

SIU :

Il paraît que notre bouffon est mort hier.

MEE LAN :

Et qui va reprendre son rôle à ton avis ?

(Mee Lan s'assied)

Sers nous le thé !

(Mee Lan s'évente)

Quel monde ! Je ne les comprends pas, Siu, ils parlent toujours de victoires. Je trouve les hommes si ennuyeux. Et tellement bêtes ! Papa, par exemple ! Voilà qu'il fait battre le tambour dans tout l'Empire et qu'il veut faire arrêter la Voix du Peuple. Comment s'imagine-t-il ça ?

SIU :

Pas la voix du peuple, Princesse. Tu as mal compris. Ils cherchent un homme qui porte ce nom, Min Ko, la Voix du Peuple.

MEE LAN :

Un homme ?

SIU :

Un méchant homme, à ce qu'on dit, un railleur, un sceptique, un destructeur, un méchant homme.

MEE LAN :

Comment est-il fait ?

SIU :

Ca, Princesse, personne ne le sait. On ne connaît que ses propos. Des propos méchants, paraît-il, railleurs, sceptiques, destructeurs, des propos méchants.

MEE LAN :

Et c'est pour ça que Papa veut le faire tuer ?

SIU :

On dit que rien n'est sacré pour lui, pas même la guerre.

MEE LAN :

Ah ! Je voudrais le voir !

SIU :

Peut-être, Mee Lan, que le prince va revenir, ce jeune héros qui demande ta main, qui a gagné la bataille de Liautung pour l'amour de toi. On n'a pas encore entendu dire qu'il soit mort.

MEE LAN :

Je ne l'aime pas.

SIU :

C'est le huitième prince, Mee Lan, le huitième ! Tu les envoies l'un après l'autre au combat, princesse, et cela parce que tu es incapable d'aimer.

MEE LAN :

Aimer !...

(Elle se lève)

Sers nous le thé ! Et demande s'il est vrai qu'on ne soit toujours pas informé de la mort du prince.

(Siu fait la révérence chinoise et se retire)

TABLEAU VI

MEE LAN

Le huitième prince ! : " Je vais combattre et mourir pour toi ! "
C'est ce que disent tous ceux qui espèrent hériter de cet empire.
Eh bien qu'ils meurent ! Moi, je ne suis pas folle.....

(Elle aperçoit les spectateurs)

Qui êtes-vous ?

(Elle s'évente)

Une princesse toute en soie et en jade, parfaitement, regardez-moi,
avec vos yeux écarquillés. Vous allez savoir qui il est, mon père,
qu'on appelle Fils du Ciel qui est toujours dans son droit...

(Elle l'imite)

Le monde est à nous, nous avons réussi, le monde est libre. Il ne
règne plus en ce monde qu'un seul Ordre, notre Ordre, que nous
appelons le Grand Ordre, l'Ordre définitif. "

(Elle s'évente à nouveau)

Mais vous vous taisez, vous tous, qui êtes adultes et qui savez ce
qui se passe. Vous écoutez ses discours, vous tous qui êtes assis
là en rang et qui vous taisez.....

TABLEAU VII

(L'homme d'Aujourd'hui est sorti
de sa cachette)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Mademoiselle...

MEE LAN

Au secours !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

N'ayez pas peur !

MEE LAN

Liu ! Au secours ! Liu !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Mon intention n'était pas de vous épier, Princesse, je suis navré
de vous avoir effrayé.

(Il prend une cigarette)

J'ai un mot à dire à l'Empereur de Chine. C'est urgent. Pourquoi
me fixez-vous comme ça ? Je ne suis pas prince. Je porte le costume
de notre époque, de la confection.

MEE LAN

Tu es Min Ko ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Moi... ?

MEE LAN

Es-tu la Voix du Peuple ?

(Il a allumé son briquet, mais il
s'interrompt, son briquet à la main,
sans allumer sa cigarette)

Et tu oses t'aventurer dans le parc impérial ?

(Elle désigne l'autre fauteuil)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Merci Princesse, merci.

(Ils s'assoient)

Qui aurait pu penser que tout ça existe encore : 283 ans après la
prise de la Bastille, 124 ans après Marx et Engels, 45 ans après
la longue marche... Un parc charmant... Le premier Empereur
Sublime, appelé Fils du Ciel, va faire son entrée d'un instant à l'autre,
je sais.

MEE LAN

J'admire ton courage

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Pour parler franchement, votre père arrive avec deux mille ans de retard. Voilà ce que nous devons lui faire comprendre, Princesse, ça ne va pas être simple.

MEE LAN

Deux mille ans ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

A peu près

MEE LAN

Comment est-ce possible ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

C'est ce que je me demande aussi... Nous ^{ne} vivons pas à la même époque, Princesse, je vis deux mille ans plus tard que vous, c'est-à-dire aujourd'hui.

MEE LAN

Mais alors tu connais notre avenir ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Dans un certain sens, oui, en ce qui concerne, par exemple, l'avenir de cet Empire...

MEE LAN

Et le mien ?

(Il la regarde comme on regarde une jeune fille)

Je suis jeune. Qui vais-je aimer ? Je suis ^{là} assise à attendre, comme tu vois, les yeux grand ouverts, mais aveugle pourtant : je ne peux rien prévoir de ce qui arrivera dans une heure, ah, une heure ! pas même dans une minute ! - Et toi, tu connais l'avenir deux mille ans à l'avance ?

(Il allume sa cigarette)

Oh, dis-moi ce que vous savez !

(Siu, la servante, apporte le thé, on se tait jusqu'à ce qu'elle soit sortie après avoir fait la révérence chinoise)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Ce que nous savons... eh bien, par exemple que l'énergie est égale à la masse par le carré de la vitesse de la lumière. La vitesse de la lumière -trois cent mille kilomètres à la seconde- étant la seule grandeur absolue que nous connaissions. Tout le reste est relatif, le temps est une fonction de l'espace. Tempus, absolutum, un temps valable dans l'univers entier, un temps universel, ça n'existe pas.

MEE LAN

Ah...

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Nous savons aussi que l'espace n'est pas infini mais tout de même illimité, c'est à dire que l'espace est courbe et se referme sur lui-même.

MEE LAN

Je ne peux pas imaginer ça.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Moi non plus, et pourtant c'est comme ça.

MEE LAN

Continue !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

L'énergie est égale à la masse par le carré de la vitesse de la lumière, ce qui veut dire que la masse est de l'énergie, une énorme concentration d'énergie et malheur à nous si elle explose ! Or elle explose. Depuis deux milliards d'années approximativement. Notre soleil, qu'est-ce que c'est ? une explosion. L'univers entier est une explosion. Il se pulvérise pour ainsi dire. Et que restera-t-il pour finir ? Selon toute vraisemblance, le chaos, au dire de la physique moderne, l'émiettement de la masse. D'après les physiciens actuels la création a été le fruit de l'invraisemblance. Restera l'énergie mais sans direction, impuissante. La fin thermo-nucléaire du monde, comme on dit : la fin qui sera une absence de fin, plus aucun changement, l'absence d'évènement.

MEE LAN

C'est ça que vous savez ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Entre autres choses.

MEE LAN

Et que savez-vous de l'homme ?

(Da Hing Yen, le maître de Cérémonie
entre avec trois soldats)

DA HING YEN

Qu'on le jette en pâture aux chiens mongols, c'est lui qui est assis
là-bas, qu'on le jette en pâture aux chiens mongols !

(Les soldats passent un noeud coulant
au cou de l'Homme d'Aujourd'hui,
mais Mee Lan s'est levée et retire
le noeud coulant, elle le passe elle-
même au maître de Cérémonie)

MEE LAN

Qu'on le jette en pâture aux chiens mongols !

(Les soldats obéissent et Da Hing Yen
qu'on entraîne pousse des hurlements
terribles)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Merci

(Mee Lan sert le thé et tend une tasse
à l'Homme d'Aujourd'hui)

MEE LAN

Que savez-vous de l'homme ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Eh bien, par exemple, qu'il vit dans un état d'aliénation...

Un thé délicieux !.... Quelques uns savent aussi ce qui a amené cet
état d'aliénation et ce qu'il faudrait changer pour que l'homme cesse
d'être aliéné...

(Il écoute)

MEE LAN

Ce sont les chiens mongols.

(Aboiements, puis silence)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Tu es une charmante princesse.

MEE LAN

Continue !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Ce que nous savons... Confucius, votre maître, savait déjà des
choses, lui aussi, mais il n'est jamais arrivé à convaincre les
potentats.

MEE LAN

Que savait-il par exemple ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Que chaque homme dans le peuple reçoive ses titres en fonction de ce qu'il fait. Qu'il jouisse le temps venu des fruits de son travail. Que sa situation soit la récompense de son travail. C'est ainsi que le peuple devient fraternel. Quand le peuple est fraternel, le mécontentement se fait rare et nul trouble ne s'élève ".

MEE LAN

C'est ce que disait Confucius ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

C'est ce que disait Confucius.

MEE LAN

Pourquoi est-ce que ça ne convainc pas les potentats ?

(Da Hing Yen II, successeur du premier, entre avec trois soldats)

DA HING YEN

Je m'appelle Da Hing Yen, maître des Cérémonies de l'automne Da Hing Yen II. Si j'ignore qui est quelqu'un, cela signifie : qu'on le jette en pâture aux chiens mongols ! Si je ne comprends pas le sens des paroles de quelqu'un, cela signifie : qu'on le jette en pâture aux chiens mongols ! Si je comprends des paroles qui déplaisent à mon oreille, cela signifie : qu'on le jette en pâture aux chiens mongols !

(Les soldats passent le noeud coulant autour du cou de l'Homme d'Aujourd'hui, mais Mee Lan s'est levée, retire le noeud coulant et le passe elle-même au cou du maître de Cérémonie)

MEE LAN

Qu'on le jette en pâture aux chiens mongols !

(Les soldats obéissent et Da Hing Yen, qu'on entraîne, pousse des hurlements différents mais tout aussi terribles que son prédécesseur)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Vous en avez beaucoup de cette espèce ?

MEE LAN

Le poste est très convoité.

(Ils reprennent leur tasse)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Comme je vous le disais, je suis venu parler à l'Empereur de Chine. Car avec tout ce que nous savons aujourd'hui, il ne peut plus être question de sa domination.

MEE LAN

C'est de ça que tu veux parler avec papa ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Je veux essayer.

MEE LAN

Mais papa est plutôt stupide.

L'Homme d'AUJOURD'HUI

D'autres pensent qu'on n'a pas à parler avec des gens de cette espèce mais qu'il faudrait les pendre. . C'est plus facile à dire qu'à faire. . .

(Aboiements des chiens mongols)

Aujourd'hui on n'utilise plus les chiens.

(Silence)

MEE LAN

Continue !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Les calculs de nos savants se sont révélés exacts. Il en est résulté entre autre la bombe hydrogène. Certes nous nous sommes habitués à son existence, mais elle existe tout de même. J'ai déjà parlé aussi à Bonaparte et à d'autres qui ne doivent pas revenir en aucun cas. . . La bombe à hydrogène, je l'accorde, n'empêche pas les guerres où on ne l'utilise pas ; ils font comme faisant Tsin S che Hwangt, mais ils ont en plus une machine qui surpasse le cerveau humain, elle calcule en un clin d'oeil ce qui est nécessaire aux potentats ; on appuie sur un bouton et on sait.

MEE LAN

Ah.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Sans elle nous ne serions jamais allés sur la lune

MEE LAN

Qui est allé sur la lune ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

L'homme.

MEE LAN

Qu'est-ce qu'il fait là-haut ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Il sautille. Il plante un drapeau dans la lune. On peut voir ça à la télévision, Princesse, et même assez distinctement. On ne dirait pas vraiment un homme, il a plutôt l'air d'un pantin, mais on entend sa voix, une voix humaine. Il plante un drapeau dans la lune et il fait le salut militaire, puis il se remet à sautiller et ramasse des cailloux.

MEE LAN

Et après ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

C'est pour la science.

MEE LAN

Et après ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Après, il revient sur cette terre.

(Da Hing Yen, successeur de Da Hing Yen II, entre sans soldats et fait la révérence chinoise)

DA HING YEN

Mon nom est Da Hing Yen, maître des cérémonies de l'Automne, Da Hing Yen III

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Et coetera

DA HING YEN

Ton humble serviteur se proclame bien heureux parce que lui revient l'honneur immérité d'exprimer ce qui remplira de joie le coeur de notre Princesse : Ton père Tsin Sche Hwang Ti, appelé Fils du Ciel, est ici !

(Roulements de tambours)

Vivat ! Vivat ! Vivat !

(Da Hing Yen fait la révérence chinoise et disparaît)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Bon !

MEE LAN

Que dis-tu ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

La farce continue.

(roulements de tambours)

MEE LAN

Cache-toi !

VIIIème TABLEAU

(Marche des Eunuques qui se placent pour accueillir l'Empereur)

DA HING YEN :

Faites la Haie ! J'ai déjà donné l'ordre. Faites la haie ! Et ici alors, vos distances ? Treize pas pour les Eunuques !

UN JOURNALISTE :

Si je puis me permettre, nous ne sommes pas les Eunuques, nous sommes les journalistes !

DA HING YEN :

Treize pas ! J'ai dit.

(Eclair d'un flash)

Qu'est-... qu'est... qu'est-ce que c'était ?

UN JOURNALISTE

Merci beaucoup !

(Des fanfares retentissent pour la seconde fois et les Eunuques se jettent à terre. Mais au lieu de l'Empereur, entrent deux personnages masqués qui font les cent pas : l'Inconnue de la Seine et un Homme en toge. Ils s'arrêtent sur les marches)

L'HOMME EN TOGE :

Je me suis dit : Oui, par sa mort, puisqu'il le faut. Pour moi je n'ai pas de raison de le poignarder sinon pour l'intérêt public. Or il veut la Couronne !

(Da Hing Yen leur fait signe de disparaître.)

Je me suis dit : le jour chaud fait sortir la vipère et nous incite à marcher prudemment. Le couronner ? Jamais. Ou alors il est vrai que nous l'armons d'un dard qu'il pourra à son gré retourner contre nous.

(Da Hing Yen leur fait signe de disparaître)

Aussi, voyons en lui l'oeuf du serpent qui une fois éclos deviendrait venimeux, selon la loi de son espèce. Et tuons-le dans la coquille !

(L'Inconnue le prend par le bras)

L'INCONNUE :

Par ici nous ne pourrons pas passer.

L'HOMME EN TOGE :

Que signifie ceci ?

L'INCONNUE :

On dirait qu'il se passe ici quelque chose.

L'HOMME EN TOGE :

Je n'apprécie pas ce genre de défilé.

L'INCONNUE :

Ce n'est pas en notre honneur, mon noble ami. Ils fêtent leur Empereur, c'est tout.

L'HOMME EN TOGE :

Leur Empereur ? Je pensais que César était mort.

(Les fanfares retentissent pour la troisième fois. Tsin Sche Hwang Ti, Empereur de Chine apparaît en haut de l'escalier. Il a le visage rond et mou, la voix douce. Il sourit. Rien du boucher qu'on s'attendait peut-être à voir. On pourrait presque le croire timide).

HWANG TI :

Mes fidèles amis !.

LES EUNUQUES :

Vivat ! Vivat ! Vivat !

(L'Homme en Toge se place devant les Eunuques)

L'HOMME EN TOGE :

Je m'appelle Brutus. O, qui que vous soyez, écoutez Brutus ! De ma propre main j'ai poignardé le grand César, mon ami, qui, esclave de l'ambition et sourd aux conseils de ses amis, à leurs avis sincères, se laissait glorifier à nos yeux tel un tyran. Que s'est-il passé depuis ? Vous souffrez que prospère une impudente tyrannie jusqu'au jour où vous mourrez frappés par l'arbitraire. Ne vous laissez pas séduire, il en est encore temps ; O ! vous qu'on ne consulte plus, privés du droit de défendre le Bien Public par un discours sincère et raisonnable, il ne vous reste plus que le poignard, ... et pour combien de temps ?

L'INCONNUE :

Venez ! Nous ne faisons que déranger...

BRUTUS :

Rome, qui est le monde, aura-t-elle à trembler devant un seul ?

L'INCONNUE :

Vos paroles sont inutiles, mon noble ami, on ne vous écoute pas. Vous savez bien que cette scène se passe à une toute autre époque.

BRUTUS :

César n'est-il pas renversé ? Le sang de l'ami sur la lame du poignard, Brutus ne l'a-t-il pas expié au prix de son sang et du sang plus précieux de son épouse ? Ou le but de cette histoire est-il de nous montrer le triomphe de l'Immortelle Sottise ?

L'INCONNUE :

Venez !

BRUTUS :

Il me semble que c'est un mauvais rêve quand je vous vois...

L'INCONNUE :

Venez près des étangs, mon noble ami, je vous montrerai les poissons rouges.

(L'Inconnue emmène Brutus)

HWANG TI :

Mes fidèles amis ! Vous le savez depuis que je suis sur ce trône, je n'ai combattu que pour une chose et une seule, pour la paix ; pas la paix des barbares, non, mais pour la vraie paix, pour la paix définitive, ce qui veut dire pour le Grand Ordre, que nous appelons l'Ordre Véritable, l'Ordre Heureux et l'Ordre définitif.

LES EUNUQUES :

Vivat ! Vivat ! Vivat !

HWANG TI :

Mes fidèles amis ! Nous avons réussi : le Monde est libre ! C'est la seule chose que je puis vous dire en cette heure : le monde est libre. C'est le coeur plein d'émotion que je me présente à vous. Les Chiens barbares de la steppe ont été réduits au mutisme, eux qui s'opposaient à notre paix, et le monde est à nous, ce qui veut dire qu'il ne règne plus en ce monde qu'un seul ordre, notre Ordre, que nous appelons le Grand Ordre, l'Ordre Véritable et l'Ordre définitif.

LES EUNUQUES :

Vivat ! Vivat ! Vivat !

HWANG TI :

Voici mon plan :

(Il sort un rouleau)

N'ayez pas peur de l'avenir, mes fidèles amis. Car les choses resteront ce qu'elles sont. Nous mettrons obstacle à tout avenir.

(Il donne le rouleau à Da Hing Yen)

Lis leur ceci !

(Da Hing Yen fait la révérence chinoise puis lit)

DA HING YEN :

" La Muraille de Chine ou Grande Muraille. En chinois : Wanli-tschang-tscheng, littéralement, la Muraille de dix mille Li. Le plus grand ouvrage architectural du monde. Hauteur : seize mètres, largeur : cinq mètres, sur le chemin de ronde. Il s'étend de l'ouest de Soutschou au golf de Liantung. Conçu pour servir de rempart contre les tribus du nord-ouest, il fut construit sous l'Empereur Tsin Sche Hwang Ti, 221-210 av. J. C.

HWANG TI :

Les travaux commenceront demain.

LES EUNUQUES :

Vivat ! Vivat ! Vivat !

HWANG TI

Et maintenant, j'espère que tout est près pour la fête. Nos invités sont au complet ?

DA HING YEN :

Une simple méprise, Majesté : l'entrée a été refusée à un nommé Hitler qui prétendait être allemand ; mon prédécesseur ne l'a pas cru parce que, au premier abord, ce monsieur faisait très mauvaise impression...

HWANG TI

Et les dames ?

DA HUNG YEN :

Une jeune reine d'Egypte, Majesté, insiste pour paraître... presque sans vêtements, ou même pratiquement nue, elle affirme que c'est un costume historique. Monsieur Richelieu aussi est arrivé dans un curieux costume.

HWANG TI :

Oh ! pour ne pas oublier : avant de passer à table et de commencer les réjouissances, je veux, mes fidèles amis, que votre joie soit complète, comme promis ! Il n'y a plus en ce jour dans notre Empire qu'un dernier ennemi vivant, un adversaire isolé, un homme qui se nomme, vous le savez, Min Ko, la Voix du Peuple. Vous connaissez ses maximes. Vous les avez en horreur, je sais, en horreur. Soyez tranquilles : Min Ko est arrêté.

MEE LAN :

Min Ko ?

HWANG TI :

Je vais procéder à son jugement.

DA HING YEN :

Avant de passer à table ?

HWANG TI :

Ca ne nous retiendra pas longtemps... Quand à vous, mes fidèles amis, préparez la fête. Ca doit être la fête de notre vie. Qu'on prévoie de la musique. De la musique classique. Et qu'on ne néglige rien pour impressionner nos invités étrangers et nous impressionner nous-mêmes. Qu'on veille à ce qu'il y ait de l'encens, du théâtre, à quelque prix que ce soit, des feux d'artifice et de la culture !

(Da Hang Yen et la suite s'éloigne)

9ème TABLEAU

(Hwang Ti et Mee Lan restent seuls)

HWANG TI :

Je te salue, ma fille, toi avant tous les autres...

MEE LAN :

Papa...

HWANG TI :

Mee Lan, ma belle Orchidée !

(Il s'assied sur le trône pour se reposer)

HWANG TI :

Nous avons réussi, enfin ! Un dernier adversaire, un isolé...

Ca me fait sourire, comme tous ceux qui croient en l'avenir. Leur avenir, ils ne sont pas près de le voir ! Nous n'avons pas besoin de changer ; je vais le stopper leur avenir, avec cette muraille !

Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

MEE LAN :

Je ne sais pas si tu es au courant, papa ?

HWANG TI :

De quoi ?

MEE LAN :

HWANG TI :

Assieds toi ! J'ai une bonne nouvelle pour toi .

┌ (Mee Lan s'assied sur l'escalier)

Il vit !

MEE LAN :

Qui vit ?

HWANG TI :

Ton prince, Wu Tsiang, le Prince courageux. Et c'est un nom qu'il a bien mérité. Notre sort ne tenait plus qu'à un cheveu. Les chiens barbares de la steppe arrivaient du nord et du sud à la fois avant que nous n'ayons pu le prévoir : nous étions encerclés. Que faire ? Les chiens barbares faisaient déjà des propositions de paix. Et pas à nous, bien entendu, mais à la troupe. Tu comprends, ma chère enfant, ce que cela veut dire ? Alors, Wu Tsiang, le Courageux, prit la parole et dit : nous combatterons jusqu'au dernier ! Et c'est ce qu'il fit. Il sacrifia son armée toute entière, trente mille hommes.

MEE LAN :

Et lui-même vit toujours ?

HWANG TI :

C'est un général né, sans aucun doute. Il mérite le Prix de la Patrie. Il va être ici d'une heure à l'autre, mon enfant, et se présenter comme ton prétendant devant la cour rassemblée.

(Mee Lan s'est levée avec violence)

HWANG TI :

Quoi donc ?

(Mee Lan, dos tourné à son père, s'évente avec véhémence)

MEE LAN :

Min Ko, arrêté ! quand personne ne sait à qui il ressemble !

HWANG TI :

Puisqu'il est arrêté nous devons bien savoir à quoi il ressemble, ce porteur d'eau, ce fainéant, cet ânier. Pourquoi souris-tu ? Nous traversions la ville et, comme chaque fois que le peuple voit passer son Empereur, c'était une explosion d'allégresse. Tous poussaient

des cris de joie, sauf un. Un seul que j'ai remarqué tout de suite. Il me fixait, les yeux ronds, sans mot dire. J'ai dit à mes hommes : je suis curieux de savoir ce que pense ce muet-là, observez-le donc quand je serai passé.

MEE LAN :

Et alors ?

HWANG TI :

J'étais à peine passé que tous les autres, tous ceux qui, l'instant d'avant, poussaient des cris de joie...

MEE LAN :

... se retournent, j'imagine très bien la scène, et ils se mettent à chuchoter les maximes qui te tourment en dérision.

HWANG TI :

Exactement.

MEE LAN :

A l'exception de celui-là.

HWANG TI :

Exactement.

MEE LAN :

Et voilà pourquoi on l'arrête, le seul qui soit courageux ?

HWANG TI :

Pour que quelqu'un joue les braves aussi ouvertement, mon enfant, il faut que ce soit une belle canaille. Je n'aime pas les braves. Je ne m'y fie pas. Pourquoi ne poussait-il pas de cris de joie ? Dis-le moi un peu.

MEE LAN :

Je ne sais pas. Peut-être qu'il est muet.

HWANG TI :

Muet ?

MEE LAN :

Mais, ça existe tout de même, papa.

HWANG TI :

Muet... L'idée est excellente. Nous cherchons Min Ko, la Voix du Peuple et maintenant il voudrait nous faire croire que nous avons arrêté un muet. Est-ce que ça ne signifie pas qu'il se moque de nous une fois de plus ?

MEE LAN :

Papa...

HWANG TI :

(Hwang Ti perd sa douce voix pour la première fois, il hurle)

Il faut pourtant bien que ce soit quelqu'un ! A quoi nous sert toute cette victoire, la plus grande de toutes les victoires, si ce railleur continue à nous bafouer ? Est-ce que je n'aurai jamais la paix, jamais ? Des victoires ! Nous ne pouvons plus en remporter de victoires, nous n'avons plus d'ennemis. Est-ce qu'on comprend ce que ça signifie ? Ce sont les ennemis qui manquent.

(Hwang Ti, qui dans sa fureur, arpentait la scène, s'arrête)

Qui est-ce ?

Xème TABLEAU :

(L'Homme d'Aujourd'hui sort de sa cachette)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Vous permettez que je me présente

HWANG TI :

Tu es Min Ko ?

(Hwang Ti tire un poignard)

MEE LAN :

Papa !

(Mee Lan s'est interposée)

HWANG TI :

Qui es tu ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Un intellectuel.

HWANG TI :

Un quoi ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Je suis docteur en droit.

HWANG TI :

Eh bien, tu tombes à point nommé, docteur en droit !

(Il rengaine son poignard)

Va et convoque les mandarins de ma cour, dis leur de se rassembler. Qu'on amène ici le porteur d'eau que nous avons arrêté. Je vais procéder à son jugement.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Majesté.

HWANG TI :

Pourquoi ne pars tu pas ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

J'aurais voulu m'entretenir avec vous, Majesté.

HWANG TI :

Quoi ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Mes connaissances historiques ne sont pas très étendues, mais elles pourraient tout de même vous être utiles.

HWANG TI :

Nous allons construire une muraille.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Contre les barbares ; je sais. Parce que les barbares, ce sont toujours les autres. Vous voyez, Majesté, c'est encore la même chose aujourd'hui. La culture aussi, c'est nous qui la détenons. Toujours. Et c'est pourquoi nous sommes tenus de libérer les autres peuples ; parce que le monde libre, c'est nous, jamais les autres.

HWANG TI :

Est-ce que tu en doutes ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

J'ai vu briller la lame de votre poignard, Majesté ; comment pourrais-je en douter ?

HWANG TI :

Alors fais ce que je t'ai demandé.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Rassembler la cour pour ce semblant de procès ?

HWANG TI :

Ce semblant de procès ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

C'était une simple question.

(Hwang Ti brandit une nouvelle fois son poignard)

Majesté, j'ai compris !

~~(L'Homme d'aujourd'hui fait la révérence chinoise et sort)~~

~~(Mee Lan suit l'Homme d'aujourd'hui)~~

TABLEAU X

(Ajouter entre " Majesté, j'ai compris "... et la fin du tableau X)

(L'homme d'Aujourd'hui fait la
révérence chinoise et veut sortir
mais il tombe sur un masque qui
regarde de tous côtés comme perdu)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Vous cherchez quelqu'un ?

(Le masque se tait)

Henry Dunant ?

(Le masque acquiesce de la tête)

Il a fondé la Croix Rouge, Majesté, ses intentions sont bonnes, il
voudrait soulager les souffrances, c'est tout.

(Il tire un journal de sa poche)

Ca semble mal aller, monsieur, avec nos nouvelles armes. Lisez
ce journal ! C'est celui d'aujourd'hui.....

(Il lui donne le journal)

Je me dépêche, Majesté, je me dépêche.

XI ème TABLEAU

(Hwang Ti se trouve seul tout à coup et s'adresse aux spectateurs)

HWANG TI :

Je sais très bien ce que vous pensez, vous autres là en bas. Mais votre espoir me fait sourire. Vous pensez que je serai détrôné avant la fin de la soirée puisqu'il faut que la pièce ait une fin et qu'elle ait un sens ; et si je suis renversé vous pourrez rentrer chez vous tranquillement et boire un whisky en mangeant des amandes salées. C'est ça qui vous arrangerait, laissez-moi rire, vous, avec votre dramaturgie ! Allez donc acheter un journal ! Vous verrez ce que vous trouverez à la une : mon nom ! mon nom à la première page, car je suis de la race de ceux qui ne se laissent pas renverser. Je ne m'en tiens pas, moi, aux règles de la dramaturgie.

XIIème TABLEAU

(Une jeune Egyptienne, assez nue,
est entrée)

CLEOPATRE :

Je vous trouve seul, mon souverain, et moins gai qu'il ne sied pour
une telle mascarade.

HWANG TI :

Qui es-tu ?

CLEOPATRE :

Vous me le demandez ? Je m'appelle Cléopâtre, voyons, où me
serais-je trop déguisée ?

(Cléopâtre s'assied sur son genou)

Pourquoi cette mine si grave ?

HWANG TI :

C'est la situation qui est grave.

CLEOPATRE :

Mais, ne l'est-elle pas depuis des siècles ?

HWANG TI :

Jamais encore aussi grave qu'aujourd'hui.

CLEOPATRE :

César disait la même chose déjà, je me souviens, et Antoine aussi.
Je les connais les hommes qui font l'histoire. Une fois habillé en
romain, une fois en espagnol, une autre fois en chinois. Il n'y a
que moi, voyez-vous, pour rester fidèle à mon costume. J'aime les
hommes qui font l'histoire, enfin, j'aime les hommes.

(Cléopâtre caresse Hwang Ti)

Vous êtes vraiment très seul !

HWANG TI :

Il y a treize ans que je leur ai dit et redit et répété que je suis leur
libérateur. Pourquoi ne le croient-ils pas ? On me calomnie depuis
treize ans, et quand je les fais tuer, ceux qui me calomnient, c'est
moi qui passe pour un assassin !

CLEOPATRE :

C'est vrai ?

HWANG TI :

Est-ce que j'ai l'air d'un boucher ?

CLEOPATRE :

Mais qui dit ça ?

HWANG TI :

Min Ko.

CLEOPATRE :

Eh bien, tue-le !

(Cléopâtre le caresse)

HWANG TI :

Tu t'appelles Cléopâtre ?

CLEOPATRE :

Je suis la consolation des vainqueurs. Je me demande de qui je tiens ça ! J'étais une enfant, ou presque, quand César arriva en Egypte et j'avais bien peu d'expérience. Il se sentait tellement maître du monde qu'il me prit en pitié. Et Antoine fit de même. Il avait bien trop besoin de moi pour célébrer ses victoires.

HWANG TI :

Cléopâtre !

CLEOPATRE :

Oui ?

HWANG TI :

Dis moi une chose :

CLEOPATRE :

- je crois en toi !

(Hwang Ti, touché de la justesse de sa réponse, embrasse sa cuisse nue, et Da Hing Yen entre)

HWANG TI :

Qu'est-ce que c'est encore ?

DA HING YEN :

Wu Tsiang, le Prince Courageux, fait annoncer son arrivée. Il descend à l'instant de son cheval qu'il a quasiment tué sous lui.

HWANG TI :

Qu'il entre.

(Da Hing Yen s'éloigne)

HWANG TI :

Le Prince arrive à point nommé. Je vais me retirer des affaires

publiques. Qu'en penses-tu ? Le Prince épousera ma fille et assumera le cours de l'Histoire. Qu'ai-je à faire sur ce trône ? Je ne suis pas du tout comme ils l'imaginent. On me connaît mal.

CLEOPATRE :

Mais pas moi.

HWANG TI :

Au fond, tu vois, j'étais fait pour la vie privée.

CLEOPATRE :

Tâche de faire vite avec ce Prince !

HWANG TI :

Je vais me retirer. C'est ça ! C'est d'ailleurs ce que je voulais faire depuis le début. Me retirer n'importe où, à la campagne. J'aime tellement la nature. Au fond ce qui m'intéresse c'est la vie intérieure. Un bungalow me suffit. Et je vais lire un livre que je veux lire depuis toujours, un livre de Confucius. Et puis j'élèverai des abeilles. Ou j'irai à la pêche. C'est tout ce que je souhaite être en ce monde : un simple pêcheur.

CLEOPATRE :

Ou un peintre paysagiste !

HWANG TI :

Mais d'où sais-tu cela, mon coeur ?

CLEOPATRE :

C'est que moi, mon coeur, je vous connais très bien.

HWANG TI :

Cléopâtre !

(Hwang Ti, une fois de plus, touché par sa réponse, embrasse une fois de plus sa cuisse nue, et Wu Tsiang, le Prince, entre)

XIIIème TABLEAU

LE PRINCE :

Longue vie à Hwang Ti, notre Premier Empereur Sublime appelé
Fils du Ciel qui est toujours dans son droit, le Sauveur de la Patrie ;
qu'il vive !

(Roulements de tambour)

LE PRINCE :

Qu'il vive !

(Roulements de tambour)

Qu'il vive !

(Hwang Ti lui rend son salut)

HWANG TI :

Vous arrivez à point nommé, héros de Liautung. Celui qui seul de
toute son armée a survécu à de telles batailles, est un officier de
grand mérite, nous le savons et c'est pourquoi je dis que vous
arrivez à point nommé, mon Prince, à l'heure des festivités et de
la reconnaissance.

LE PRINCE :

Celui qui a fait son devoir par sens du devoir, Majesté, ne l'a pas
fait par amour du gain ni pour la reconnaissance.

HWANG TI :

Vos nobles sentiments, mon Prince, nous sont connus. Ils ne sau-
raient nous empêcher pourtant de vous conférer les plus hautes
décorations ; car les décorations sont là et plus les morts sont nom-
breux, plus il reste de décorations pour ceux qui ont survécu.

LE PRINCE :

Majesté, je n'ai pas combattu pour être décoré.

HWANG TI :

Plus un mot à ce sujet !

LE PRINCE :

J'ai combattu pour la paix, Majesté, et pour l'Ordre que nous appe-
lons l'Ordre Véritable, l'Ordre Heureux et l'Ordre Définitif.

HWANG TI :

Nous le savons, mon Prince. La reconnaissance de la Patrie vous
attend. Je tiendrai parole : ma fille sera votre épouse, héros de
Liautung, et cela dès aujourd'hui !

(Ils renouvellent la cérémonie
du salut militaire puis soudain
le ton et les manières changent ;
le Prince retire son casque chinois
en poussant un soupir de soulagement
et éponge sa sueur)

LE PRINCE :

Pfuh !

CLEOPATRE :

Je suppose que vous avez soif ?

LE PRINCE :

Une pareille chaleur !

CLEOPATRE :

Wodka ou Whisky ? que boit-on dans votre pays ?

Le prince :

Ces costumes historiques ! Y a de quoi crever. A commencer par ce
foutu col !

CLEOPATRE :

Et vous, mon souverain, que boirez-vous ?

HWANG TI :

Nous ne prenons jamais d'alcool...

CLEOPATRE :

Oh, réformateur !

(Cléopâtre prépare un cocktail)

HWANG TI :

Pour en revenir à nos affaires, mon cher Prince : le projet de la
Grande Muraille...

LE PRINCE :

D'accord !

HWANG TI :

Vous avez déjà reçu mon rapport ?

LE PRINCE :

D'accord !

HWANG TI :

C'est vous qui assurerez la direction des travaux. Le conseil d'admini-
stration, je m'en charge. Et pour le matériau, nous en restons au
grès, comme convenu.

LE PRINCE :

Oui, mais à ce qu'on dit, le granit serait préférable.

HWANG TI :

Mais le grès de mes carrières est meilleur marché.

LE PRINCE :

C'est un fait.

HWANG TI :

Votre père nous conseille le granit, je sais bien, votre père est un fidèle mandarin et, à ce que j'entends dire, sa province est riche en granit. Mais elle est aussi riche en bois. Tandis que mes provinces, à moi, autant que je le sache, sont pauvres en bois. Ce que je peux vendre à la Patrie en cette circonstance, c'est du grès et rien d'autre. Mais il me vient alors une idée : les travaux vont exiger beaucoup d'échafaudages, donc beaucoup de bois, mon Prince, que votre cher père se fera un plaisir de nous livrer.

LE PRINCE :

A quel prix ?

HWANG TI :

Les prix ne sont pas mon affaire...

(Cléopâtre tend un verre)

LE PRINCE :

Oh, merci beaucoup !

HWANG TI :

Autre chose me préoccupe, Prince.

LE PRINCE :

Où prendre la main-d'oeuvre ?

HWANG TI :

Il nous faut un bon million d'hommes et plus d'un va mourir à la tâche. Mais il faut que le million subsiste, la chose est claire. Or j'entends dire que notre projet ne suscite guère d'enthousiasme parmi notre peuple.

LE PRINCE :

Tant mieux !

HWANG TI :

Comment ça ?

LE PRINCE :

La main d'oeuvre n'en sera que meilleur marché. Celui qui n'est pas

enthousiasmé par notre projet est notre ennemi et relève des travaux forcés.

(Il lève son verre)

A votre santé !

(Il boit et l'Homme d'Aujourd'hui entre)

Qui est celui-là ?

HWANG TI :

Mon nouveau bouffon.

LE PRINCE :

Ah.

HWANG TI :

Mon docteur en droit.

XIVème TABLEAU

HWANG TI :

Qu'y a-t-il ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Les seigneurs de votre cour se rassemblent, Majesté, selon vos ordres, pour suivre le semblant de procès. L'accusé a été informé que les preuves qu'il pourrait fournir de son innocence ne lui serviraient à rien et que les choses iront bien plus vite pour lui s'il s'accuse lui-même de haute trahison. On est d'ailleurs en train de rédiger la sentence de mort.

HWANG TI :

Très bien.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Sans plaisanter !

HWANG TI :

Vous voyez, mon Prince, comme tout arrive en ce même jour : Min Ko, le dernier de mes adversaires, est arrêté.

LE PRINCE :

J'ai entendu dire ça, Majesté, et sans la moindre ambiguïté.

HWANG TI :

Où ça ?

LE PRINCE :

Je suis heureux de vous trouver si calme, Majesté, malgré l'émeute qui gronde à nos portes. Sans ma fidèle garde jamais je ne m'en serais sorti. Ils crachaient sur nous. Et quand j'ai crié " au nom de l'Empereur " ils se sont mis à siffler et une grêle de pierres s'est abattue autour de nous. " Délivrez-le, hurlaient-ils, délivrez-le ! "

HWANG TI :

Aux portes de ma ville ?

LE PRINCE :

Neuf de mes fidèles y ont laissé leur peau, sans parler de mon cheval. Nous avons dû nous frayer un passage à coups de sabre. Vous voyez, Majesté, ce sang sur mes bottes.

HWANG TI :

Une émeute ?

LE PRINCE :

Et vous n'en saviez rien ?

(Cléopâtre tend un verre)

CLEOPATRE :

Voilà pour vous, mon souverain.

HWANG TI :

Il n'y a pas d'alcool ?

CLEOPATRE :

Parole d'honneur !

(Hwang Ti prend le verre)

LE PRINCE :

A votre santé !

HWANG TI :

Comment ça, une émeute ?

LE PRINCE :

Ils veulent le délivrer.

HWANG TI :

Min Ko ?

LE PRINCE :

Pour qu'on ne le juge pas.

HWANG TI :

Nous le jugerons.

LE PRINCE :

Toute autre solution serait un signe de faiblesse.

(Hwang Ti boit, un peu de lait reste sur ses lèvres)

HWANG TI :

Sa tête au bout d'une lance !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Et si ce n'est pas lui le coupable ?

HWANG TI :

Tais toi.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Je me tais.

HWANG TI :

Que voulais-tu dire ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Rien.

HWANG TI :

Il nous faut une tête, docteur en droit, attention, ça pourrait même être la tienne. Que voulais tu dire ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Je voulais dire... que de nos jours... il arrive rarement que le peuple descende dans la rue. Ceci parce que les armes, qui ne sont jamais aux mains du peuple, deviennent chaque jour plus efficaces. Malgré tout, ça arrive. Mais aujourd'hui nous savons aussi que ce n'est pas le vrai peuple qui descend dans la rue.

LE PRINCE :

Et qui ce serait alors ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Des agitateurs, des agents de l'étranger, des marginaux, des éléments incontrôlés.

LE PRINCE :

Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Cela veut dire que ce sont les hommes au pouvoir qui décident ce qu'est le peuple. Et que quiconque descend aujourd'hui dans la rue ne peut prétendre être traité en représentant du peuple : car le peuple, le vrai, vit toujours en bonne intelligence avec ses dirigeants.

HWANG TI :

Bien.

LE PRINCE :

Très bien.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

N'est-ce pas ? Ce sang sur vos bottes de brave, Prince, comment pourrait-ce être le sang de notre peuple ?

HWANG TI :

Et quels étaient ces mots que tu employais ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Des agents de l'étranger, des marginaux, des éléments incontrôlés. Ce sont des mots très utiles, Majesté, ils permettent d'étouffer la vérité dans l'oeuf.

HWANG TI :

Docteur en droit, je te garde à mon service.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Toujours sans plaisanter, Majesté, bien entendu.

(Hwang Ti se lève et renouvelle la cérémonie du salut)

HWANG TI :

Héros de Liautung !

(Le Prince se lève et remet son casque)

HWANG TI :

Je vous salue, héros de Liautung, comme mon gendre et l'héritier de mon Empire, si tant est que vous surmontiez la dernière épreuve.

LE PRINCE :

A vos ordres.

HWANG TI :

A nos portes se tiennent des éléments...

LE PRINCE :

Compris.

HWANG TI :

Vous savez, Prince, ce qui est en jeu.

LE PRINCE :

Je les traiterai comme ils le méritent, comme des agitateurs, des agents de l'étranger, des marginaux.

HWANG TI :

Je m'en remets à vous, Mon Prince, Vous êtes la fidélité en personne. Vous combattez pour un empire qui vous est sacré, vous combattez pour votre propre héritage !

(Le Prince renouvelle la cérémonie du salut)

Nous nous reverrons plus tard et bientôt, je l'espère, à la fête et au feu d'artifice.

(Hwang Ti se rend à la fête, bras dessus, bras dessous, avec Cléopâtre. La musique se fait plus forte. Le Prince reste seul et s'adresse aux spectateurs)

XVème TABLEAU

LE PRINCE (au public)

Vous l'avez entendu vous mêmes ? Si tant est que je surmonte la dernière épreuve ! et c'est comme ça ! Depuis des années ! De la patience ! et encore et toujours de la patience, de la patience, de la patience ! et toujours ces boniments : le Grand Ordre, l'Ordre Véritable qui fait notre bonheur à tous, l'Ordre Définitif qui doit s'instaurer si tant est que je surmonte la dernière épreuve !..

C'est la vieille rengaine, vous la connaissez, la rengaine des prédécesseurs. Ils peuvent tout faire, sauf crever. Ils ne boivent pas d'alcool, ils ne fument pas, ils ménagent leur petite personne jusqu'au jour où il faut bien penser au coup d'état.

Où est la Princesse ?...

XVIème TABLEAU :

" LA DANSE MACABRE "

(Les masques rentrent en scène
en dansant, l'Inconnue de la Seine
évolue, une corbeille à la main)

L'INCONNUE :

Un cotillon, mesdames et messieurs, un cotillon !

NAPOLEON :

... Je ne devrais pas revenir ! disent-ils, je ne devrais pas !
le temps des potentats serait révolu ! Que signifient ces boniments ?
Je reviendrai. Je les conduirai en Russie...

L'INCONNUE :

Un cotillon, Sire ?

LE MONARQUE :

... Ne pas revenir ? C'est ce qu'il me dit à moi aussi. La liberté
de pensée ? Etrange rêveur ! Mais ce ton du moins est nouveau.

L'INCONNUE :

Je vous en prie, Sire ?

LE MONARQUE :

Que devons-nous faire, dites-vous ?

L'INCONNUE :

Vous ne savez pas, Sire, ce qu'est un cotillon ? Vous devez danser
avec celui qui a tiré le même masque que vous.

LE MONARQUE : (Il tire un masque)

Quoi ? nous... danser ? Avec une tête de mort ?

L'INCONNUE :

Essayez encore une fois.

(Il tire une autre tête de mort)

LE MONARQUE :

Ah.

L'INCONNUE :

Encore une tête de mort !

(Don Juan prend à témoin Christophe
Colomb)

DON JUAN :

Vous le voyez ? C'est une danse de mort. Ne vous l'ai-je pas dit ?
Nous sommes perdus, Capitaine, si vous ne nous embarquez pas
avec vous.

COLOMB :

Pour aller où ?

DON JUAN :

Quand je pense à ce temps qui était le vôtre, à Marco Polo qui atteignit la Chine et qui croyait avoir atteint l'autre monde, à Vasco de Gama et à vous. Ca, c'était encore un monde offert à tous à la ronde et plongé dans la nuit du mystère. Il y avait encore des îles sur lesquelles personne n'avait posé le pied, des pays qu'aucun homme n'avait découvert, des rivages qui permettaient l'espoir, la terre était encore promise. Oui, il y avait aussi la misère, je le sais, l'injustice, la faim, l'arbitraire des monarques mais il y avait l'espoir encore. Il y avait ce qui pouvait combler ma nostalgie : des fruits qui n'appartenaient à personne, des paradis que nous n'avions pas encore perdus. Il y avait encore l'Inconnu, l'Aventure. Quelque chose de vierge existait encore. Et la terre n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui : un globe mesuré une fois pour toutes et jusque dans ses moindres recoins, une boule posée sur un bureau et qu'on peut prendre dans sa main : sans nulle place pour l'espoir désormais ! Car l'Homme est partout déjà et tout ce que nous découvrirons à l'avenir ne nous rendra pas le monde plus vaste, mais plus petit encore... Nous volons, Capitaine : en sept jours, -ou en deux-, je ne sais plus, on fait en volant le tour de la planète et toutes ces terres qui étaient encore un espoir pour nous, se transforment en un temps qui ne nous sert plus à rien car nous n'avons plus d'espoir à mettre en lui : nous n'avons plus d'au-delà ! à moins que vous ne nous le rendiez, Capitaine.

COLOMB :

Et où devrais-je le prendre, jeune homme ?

DON JUAN :

Découvrez-le !

COLOMB :

Pour qu'on l'appelle l'Amérique encore une fois ?

(L'Inconnue de la Seine s'approche)

L'INCONNUE :

Un cotillon, messieurs, un cotillon ?

DON JUAN /

Des têtes de mort, rien que des têtes de mort ...

L'INCONNUE :

Le jeune seigneur est bien désespéré.

DON JUAN :

Je le suis, en effet, et toute la jeunesse avec moi.

COLOMB :

Mais c'est sans raison, car les Indes auxquelles je pensais n'ont toujours pas été découvertes.

DON JUAN :

Les Indes ?

COLOMB :

Avez-vous exploré votre âme, mon jeune ami, la vôtre ? Voilà les continents qui vous restent à explorer : courir l'aventure de la sincérité. C'est là et pas ailleurs que j'ai toujours situé l'espoir.

XVIIème TABLEAU

(Mee Lan est entrée : elle porte une robe du soir à la mode d'aujourd'hui. Cette toilette fait à ce point sensation, que tous les autres se taisent sur le champ)

MEE LAN :

Où est l'Homme d'Aujourd'hui ?

(Le Prince se jette à genoux aux pieds de Mee Lan. Les masques disparaissent)

LE PRINCE :

Fille de notre Premier Empereur Sublime, Mee Lan, Belle Orchidée

MEE LAN :

Oui, oui, je sais.

LE PRINCE :

A tes chastes pieds s'agenouille Wu Tsiang, le Prince Courageux, qui brigue ta main et qui n'a pas craint pour l'amour de toi de partir au combat, Princesse, d'affronter tous les périls.

MEE LAN :

On m'a dit cela en effet.

LE PRINCE :

Sans souci des pertes humaines.

MEE LAN :

Relevez-vous !

LE PRINCE :

Et qui rentre au pays en vainqueur, non pas pressé par quelque ennemi, pressé seulement par son amour pour toi, qui revient au pays pour mettre un baiser sur tes chastes pieds !

(Pendant que le Prince lui baise les pieds, Mee Lan cherche des yeux l'Homme d'Aujourd'hui mais en vain. Les masques ont disparu, et ils sont seuls)

MEE LAN :

Je vous en prie. Qu'est-ce que c'est que ces chinoiseries ? C'est un autre que je cherche.

LE PRINCE :

Mee Lan ?

MEE LAN :

C'est urgent/

(Le prince s'est levé d'un bond et lui barre le passage)

Mais laissez-moi partir !

LE PRINCE :

Mee Lan !

MEE LAN :

Mais vous me faites mal. Que souhaitez-vous ? Vous êtes revenu de la guerre sain et sauf ? Eh bien, je le vois et je vous en félicite.

LE PRINCE :

Mee Lan !

MEE LAN :

Vous me faites vraiment mal, monsieur !

LE PRINCE :

Tu ne te souviens pas de la nuit avant mon départ ? La lune brillait, la pleine lune ; nous étions assis dans le parc.

MEE LAN :

On s'embrassait, je sais, j'y étais.

LE PRINCE :

Mee Lan...

MEE LAN :

Je me souviens. Quand vous ne trouvez plus rien à dire, vous répétez : Mee Lan ! Mee Lan ! Mee Lan !

(Le Prince veut l'embrasser)

MEE LAN :

Mais à quoi ça rime ?

(Le Prince la laisse et se tait)

Et maintenant vous voilà vexé encore une fois. Vous êtes toujours vexé quand vous ne trouvez plus rien à dire.

(Mee Lan pose la main sur son casque)

Allons, ne parlons plus de ça !

LE PRINCE :

Mee Lan !

(Le Prince dégaine son sabre
chinois)

MEE LAN :

Je n'ai pas voulu vous offenser, monsieur ; je ne vous aime pas,
c'est tout... Pourquoi vous mettre dans une colère pareille ?

LE PRINCE :

C'est moi qui ai remporté la victoire !

MEE LAN :

Est-ce que quelqu'un dit le contraire ?

LE PRINCE :

Je ne me laisserai pas berner !

MEE LAN :

Qui songe à vous berner ? Vous vous êtes battu pour l'Empereur de
Chine ? Qu'est-ce que ça a à faire avec l'amour ? Moi, je ne vous
aime pas ; qu'est-ce que ça a à faire avec l'Empereur de Chine ?
Vous êtes drôle vraiment.

LE PRINCE :

Tu peux rire, va !

MEE LAN :

Mais je ne ris pas le moins du monde !

LE PRINCE :

Tu ne riras pas longtemps.

(Le Prince remet son sabre au
fourreau et veut partir)

MEE LAN :

Où allez-vous ?

LE PRINCE :

Le peuple est aux portes de la ville

MEE LAN :

On le dit en effet.

LE PRINCE :

C'est moi qui suis chargé de le disperser.

MEE LAN :

Et alors ?

LE PRINCE :

Et si je ne le dispersais pas ?

MEE LAN :

Je comprends.

LE PRINCE :

Je ne me laisserai pas bernier.

MEE LAN :

Vous l'avez déjà dit...

(Ils se regardent en silence)

LE PRINCE :

Je le ferai.

MEE LAN :

Je ne serai pas votre bonheur.

LE PRINCE :

Et si je t'y oblige ?

MEE LAN :

C'est tout ce que je peux répondre : je ne serai pas votre bonheur.

(Le Prince tombe à genoux aux pieds
de Mee Lan)

Pourquoi ne partez vous pas ?

LE PRINCE :

Mee Lan !

MEE LAN :

Je ne vous aime pas.

LE PRINCE :

Pour la dernière fois.

MEE LAN :

Je ne vous aime pas.

LE PRINCE :

Mee Lan !

MEE LAN :

Vous êtes ridicule. Partez donc. Vous croyez au bonheur qu'on acquiert par la force ? Vous me désolez ! Vous êtes stupide !

(Des fanfares retentissent)

MEE LAN :

Mais partez donc !

(Des fanfares retentissent)

La cour revient déjà. ~~La farce continue...~~

TABLEAU XVII

(Ajouter à la fin du tableau XVII, après " la cour revient déjà ")

q

(Entrent les mandarins et les eunuques qui se rendent en cortège au procès, tandis que le Prince, après quelques instants d'indécision, se lève)

LE PRINCE

On entendra encore parler de moi !

(Le Prince sort. Quand tout le cortège a pris place, silence, on attend l'Empereur)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Tsin Sche Hwang Ti, le premier Empereur Sublime se fait attendre.
Nous vous sonnerons dès son arrivée.

ENTR'ACTE

XVIIIème TABLEAU

HWANG TI :

Mandarins de mon Empire ! Je vous ai rassemblés ici une fois de plus pour m'en remettre aux lumières de votre intelligence. Je livre à votre justice mon dernier adversaire, un homme qui se nomme la Voix du Peuple. Laissez parler votre intelligence ! car moi, mes fidèles amis, je ne soufflerai mot ; sinon, on dirait que j'ai tranché à mon avantage. Et on ne doit pas dire ça ! Je me tairai donc.

(Hwang Ti s'assied sur le trône)

DA HING YEN :

Qu'on fasse entrer l'accusé !

(Roulements de tambour)

(La cérémonie a commencé, Da Hing Yen et quatre mandarins se sont levés, chacun tient un gros livre sous le bras)

DA HING YEN :

Lecture, selon la tradition des principes tirés du Grand Livre des Usages : LI GI : LE MAITRE A DIT.

LE PREMIER :

Le Maître a dit :

"Quand le monde marche selon la voie droite, c'est que règne sur lui un Fils du Ciel digne de ce nom".

DA HING YEN :

" Ce qui n'était pas le cas sous la dynastie Tsin "

LE DEUXIEME :

é Le maître a dit : " Ce qui importe ce n'est pas la grandeur de l'Empire, mais de savoir gagner le coeur de ses sujets "

DA HING YEN :

" Ce qui n'était pas le cas sous la dynastie Tsin "

LE TROISIEME :

Le maître a dit : " quand les puissants font régner la justice, l'ordre règne dans l'Etat et dans la Famille ; si les puissants suivent les voies du bien, le peuple ne discute pas et ne suscite aucun trouble "

DA HING YEN :

" Ce qui n'était pas le cas sous la dynastie Tsin "

LE QUATRIEME :

Le maître a dit " la justice est la racine du Profit, Prendre pour but le profit, c'est engendrer le préjudice " .

DA HING YEN :

" Ce qui n'était pas le cas sous la dynastie Tsin : ils ne respectaient ni les usages, ni le droit et l'ordre qui régnait dans le peuple manquait d'harmonie. On n'attachait de prix qu'à l'annonce des victoires ; les puissants faisaient avec avarice le compte de leurs possessions ; les hommes forts mettaient toute leur ruse à ménager leurs forces. Ils avaient bien un Livre des Usages mais les puissants ne respectaient pas la constitution. Un eunuque avait placé le Prince sur le Trône et lui avait appris à poursuivre en justice quiconque le rappelait à l'ordre. Les sages conseillers étaient traités de révolutionnaires et de traîtres et l'intelligence ne servait pas la cause de la justice. Mais le ciel punit toujours par l'intermédiaire de son propre peuple quiconque opprime l'Intelligence.

(Ils referment leurs livres et s'asseoient)

(Roulements de tambour)

DA HING YEN :

L'accusé !

(On amène l'accusé : c'est le muet du prologue. Décontenancé, et ne comprenant pas ce qui se passe, il regarde dans la salle en écarquillant les yeux. Hwang Ti s'est levé involontairement, mais il se rassied)

DA HING YEN :

Par ici ! C'est nous que tu dois regarder !

HWANG TI :

Continuons !

DA HING YEN :

Accusé, tu es soupçonné d'être l'homme qui se nomme la Voix du Peuple, Min Ko, dont les maximes sont dans toutes les brochures . Je te le demande au nom de la Justice : tu sais à quelles maximes nous faisons allusion ?

(Le muet ne bouge pas)

DA HING YEN :

Je te le demande au nom de la Justice : es-tu l'homme qui a composé ces maximes et les a propagées de bouche en bouche dans l'Empire tout entier ?

L'HOMME D'aujourd'hui :

Ce n'est pas lui.

HWANG TI :

Tais toi !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Il se trouve par hasard que je sais...

DA HING YEN :

Si tu ne dis rien, mon fils, c'est que tu ne veux pas être reconnu. Si tu ne veux pas être reconnu c'est que tu es l'homme que nous cherchons. Autrement dit : ta tête au bout d'une lance ! Aussi, je te le demande : tu avoues ou tu nies ?

(Le muet secoue la tête négativement)

Tu ne nies pas ?

(Le muet secoue la tête affirmativement, avec force)

DA HING YEN :

Tu avoues ?

(Le muet secoue la tête négativement)

Majesté, l'accusé nie.

HWANG TI :

Qu'on lui prouve qu'il est coupable ! Continuons...

DA HING YEN :

A vos ordres.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ce n'est pas toi. Je le sais. Pourquoi ne parles tu pas ? C'est ton silence qui leur fait peur ? Tu ne le vois donc pas ? Ton silence leur fait croire, mon ami, que tu détiens la vérité.

HWANG TI :

Continuons !..

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ne garde pas le silence, mon ami, sauve ta peau : chante leurs louanges à pleine voix !

HWANG TI :

Continuons ! Nous ne nous sommes pas rassemblés pour écouter un bouffon !

DA HING YEN :

Selon l'usage ancien, Majesté, c'est toujours au bouffon que revient le soin de défendre l'innocence devant l'Empereur.

HWANG TI :

L'innocence. ?

DA HING YEN :

Aux yeux du bouffon, Majesté : mais nous prouverons le contraire.

HWANG TI :

C'est ce que j'attends.

DA HING YEN :

A vos ordres.

(Il fait un signe)

Fou Tchou, le Bourreau !

(Dans le temps bref qui précède l'arrivée du bourreau, entrent encore deux masques qui se promènent : la Marie Stuart de Schiller et Ponce Pilate)

PILATE :

Je siégeais alors à mon tribunal. (Qu'on appelle en hébreu Gabbatha)

Je pris la parole et lui dis : qu'est-ce que la Vérité ?

DA HING YEN :

Silence !

PILATE :

Mais un tumulte s'éleva devant le prétoire et les grands prêtres criaient disant : enlève-le, crucifie-le ! alors je le fis flageller et voyant que cela n'avancait rien je pris de l'eau et me lavai les mains devant le peuple en disant : je suis innocent du sang de ce juste.

DA HING YEN :

Silence !

PILATE :

Or, l'autre s'appelait Barabbas et était un voleur.

DA HING YEN :

Silence !

PILATE :

Ou un assassin.

(Le bourreau chinois entre)

DA HING YEN

Fou Tchou, le bourreau.

(Mee Lan cache son visage dans
ses mains)

Nous poursuivons au nom de la Justice. Puisque l'accusé refuse
d'admettre qu'il est l'accusé et n'est pas disposé à s'accuser lui-
même...

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Il est muet !

HWANG TI :

Tais toi.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Puisque je le sais !

DA HING YEN :

Muet ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Je n'y peux rien, Majesté, mais c'est une plaisanterie : vous cher-
chez la Voix du Peuple pour la réduire au silence et, -surprise ! -,
celui que vous arrêtez est muet.

HWANG TI :

D'où le sais tu ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Un homme qui connaît votre justice et qui se tait au lieu de la
louer pour sauver sa peau, ne peut être, à mon avis, qu'un muet ou
un saint qui cherche le martyre... Tu es un saint ?

(Le muet secoue négativement la tête)

L'accusé nie être un saint.

HWANG TI :

Tout le monde peut mentir !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

A l'exception d'un saint. Si c'est un saint, en effet, il ne saurait
mentir, et il l'est donc bel et bien. En conséquence -votre Majesté
n'a rien contre la logique ? -, un homme qui connaît votre justice et
ne dissimule pas, ne peut être que saint ou muet ; or comme l'accusé,
nous venons de le constater, n'est pas un saint...

(Hwang Ti se lève)

HWANG TI :

La torture va lui délier la langue.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Et pour lui faire dire quoi, Majesté ?

HWANG TI :

La vérité !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Pour quoi faire ?

HWANG TI :

Croit-on que je ne la connaisse pas, moi, la vérité ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Raison de plus, Majesté, pour lui éviter la torture...

(Hwang Ti lance des regards autour
de lui comme une bête traquée)

HWANG TI :

Muet ? Comme ça, d'un coup ? Après m'avoir bafoué pendant dix ans sur toutes les places et à tous les coins de rue ? Ne devrai-je donc jamais connaître la paix ?

(Hwang Ti regarde les mandarins)

N'ai-je pas appris à mes juges à mener à bonne fin un interrogatoire ?

DA HING YEN :

A vos ordres.

HWANG TI :

Continuez ! dis-je. Ou vais-je me laisser bafouer encore par un muet ? Continuez !...

(Hwang Ti s'assied)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Tu vois, mon ami, comme tout serait plus simple si tu pouvais feindre comme tout le monde. Ton silence embrouille tout. Tu finiras par les forcer à la dire d'eux mêmes, la Vérité.

DA HING YEN :

Au nom de la justice nous poursuivons. Accusé ! Ta sentence de mort est déjà rendue, et l'Empereur, dont la Grâce nous est chère, attend que tu passes aux aveux. Car une très ancienne coutume chinoise veut qu'aucune sentence de mort ne soit exécutée sans preuves ni aveux.

DA HING YEN :

Pourquoi ne parles tu pas ? Si tu refuses d'avouer que tu t'es rendu coupable de haute trahison tu insinues que notre Empereur, appelé Fils du Ciel, toujours dans son Droit, n'est pas dans son droit et tu te rends coupable une fois de plus de haute trahison. Est-ce que tu comprends, mon fils, ce que je te dis ? Au nom de la Justice, encore que cela ne changera rien à ton exécution, je te le demande pour la dernière fois : avoues-tu que tu es coupable de haute trahison, ou le nies-tu ?

(Le muet secoue négativement la tête)

Ca veut dire que tu nies ?

(Le muet secoue la tête affirmativement)

Ca veut dire que tu avoues ?

(Le muet secoue la tête négativement)

Ce n'est pas à toi, mon fils, de dénigrer notre tribunal par des hochements de tête. Réponds ! Je te le demande pour la dernière fois : tu avoues ou tu nies ?

(Le muet secoue la tête d'abord pour affirmer, puis pour nier, puis pour affirmer de plus en plus vite)

DA HING YEN :

Que le Dragon t'emporte ! mais parle donc, ou alors tu es véritablement muet ?

(Le muet secoue la tête affirmativement)

DA HING YEN :

Majesté !

(Hwang Ti quitte son trône d'un bond)

HWANG TI :

Torturez le ! Ce n'est pas vrai ! Torturez-le ! C'est un mensonge comme tout ce qu'il a toujours dit. Torturez-le !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Qu'a-t-il donc jamais dit, Majesté ?

HWANG TI :

Traître, misérable, tête de mûle, tu crois que nous ne savons pas ce que tu penses derrière ton front crasseux, fainéant, va-nu-pieds, homme de la rue. La Grande Muraille, tu dis que ça n'est qu'une entreprise commerciale ! Que des millions d'hommes vont y laisser leur peau à notre entreprise commerciale. Nie le si tu peux !

(Le muet se tait)

Des sangsues, n'est-ce pas ? tu dis que toute ma cour n'est qu'une assemblée de sangsues ? Tu crois que je n'ai pas entendu ? Moi, Tsin Sche Hwang Ti, moi, qui ai libéré les peuples, moi, qui ai pacifié le monde, moi une sangsue, tu dis que je suce le sang des pauvres, que je me nourris des fruits de votre travail ! de ton travail !

(Hwang Ti essaie de rire avec mépris)

Ha ! Ha !

(Le muet se tait)

Fixe moi de tes yeux ronds et tremble ! Je te forcerai bien à parler, bavard, destructeur, et même si tu n'arrives pas à sortir un mot de ton gosier puant, je sais bien, moi, ce que pensent tes pareils : que je ne suis pas le sauveur de la patrie, que je pille le peuple, que j'assassine le peuple, que je suis un criminel ! Nie le si tu peux !

(Le muet se tait toujours)

Tu ne le nies pas ?

(Le muet continue à se taire)

On ose ! me dire ça en face, à moi ! Un criminel, on ose ! devant tous les mandarins de ma cour - à moi, en face... Moi, l'homme le plus puissant du monde, moi, tu dis que je suis un lâche, un benêt, un idiot, un épouvantail qui m'effraie moi-même, tu dis que je tremble, oui, tu dis que je n'ose pas écouter ce que mes loyaux sujets pensent en vérité parce que je sais qu'ils me haïssent, voilà ce que tu dis ! et tu dis qu'il n'y a pas un honnête homme dans tout l'Empire qui n'aurait plaisir à me cracher au visage s'il le pouvait...

Hwang Ti s'adresse à sa cout ; il est à nouveau, calme et souriant)

Ext-ce vrai, mes fidèles sujets ? Je vous le demande en toute franchise : y a-t-il quelqu'un dans cette assemblée qui ait envie de me cracher au visage ?

(Brutus s'avance)

HWANG TI :

Je parle de mes contemporains...

(Brutus regagne sa place)

Je vous le demande devant le monde entier ; y a-t-il quelqu'un ici qui ait envie de me cracher au visage ?

(Tous secouent négativement le tête)

Autrement dit, vous m'aimez ?

(Tous secouent affirmativement la tête)

MEE LAN

Papa ! arrête, je t'en prie ! c'est de la folie ! A quoi sert cette comédie ? Tout le monde sait bien que c'est toi qui détient le pouvoir Papa ! Tu ne changeras rien à la vérité.

(Un silence, un mandarin s'avance)

LE MANDARIN :

Enfin !

HWANG TI :

Que veut dire par là mon fidèle serviteur ?

LE MANDARIN :

La bouche de ta propre fille a exprimé ce que nous pensons. Enfin ! Tu as entendu !

(Hwang Ti regarde autour de lui, le silence se prolonge, il sourit. Tous se figent. Hwang Ti fait à Da Hing Yen un signe presque imperceptible. Da Hing Yen transmet à Fou Tchou le même signe et Fou Tchou le retransmet à d'autres qu'on ne voit pas. Le mandarin est entraîné sans bruit vers l'arrière, avant même d'avoir compris. Tous restent immobiles comme si rien ne s'était passé)

HWANG TI :

Je vous le demande encore une fois devant le monde entier : est-il vrai mes fidèles sujets, que tous vous simulez aujourd'hui pour la simple raison que vous connaissez mes salles de torture ?

(Tous secouent négativement la tête -
Zola entre, n'a pas le temps de parler)

Et toi, homme de la rue, tu oses me dire à moi, à moi en face, que je tiens mon pouvoir de la torture, maudit charlatan, à moi en face ! Un criminel, tu dis qu'il faut être un criminel pour ne pas être dans mes prisons. Et tu dis que tout être intelligent est obligé de se cacher. Qu'est-ce que tu sais de l'intelligence, morveux ? Parce que tu dis que je tue l'intelligence, que je suis le mensonge en personne, que je suis la peste sur un trône et que celui qui me touche la main pue la charogne, que je ne suis pas Fils du Ciel et que je ne suis même pas un être humain, que je suis la maladie mentale de mon temps ! Nie-le si tu le peux !

(Le muet garde le silence)

Tu ne le nies pas !

(Le muet garde le silence)

Devrai-je t'étrangler de mes mains, bavard, pour que tu te taises à la fin, avec ton intelligence, Voix du Peuple, crois-tu que je me laisserai bafouer au jour de ma victoire, crois-tu ?...

(Hwang Ti a une idée soudaine)

Tu as un père ?

(Le muet secoue affirmativement,
puis négativement la tête)

Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Son père est tombé dans une de vos guerres.

HWANG TI :

Tu as une mère ?

(Le muet secoue affirmativement la
tête, son visage rayonne)

HWANG TI :

Alors c'est ta mère que je vais faire torturer.

(Le muet se jette à genoux, incapable de crier)

Fou Tchou !

(Le bourreau s'avance)

Bourreau, ce que raconte cette langue de chien sur toutes les places au coin de toutes les rues de l'Empire, est-ce vrai ? Il dit que je suis le bourreau de mes amis. Bourreau, je te le demande devant le monde entier : as-tu jamais torturé un seul de mes amis ?

(Fou Tchou secoue la tête négativement.)

Vous l'entendez ?

(Hwang Ti donne un coup de pied au muet)

Tu as entendu, Voix du Peuple ?

(Mee Lan sanglote bruyamment)

Assez ! La vérité est établie, je pense. Moi, Tsin Sche Hwang Ti, moi, une sangsue, je m'engraisse de votre travail ! Moi, le bourreau de mes amis, l'assassin de mon peuple. C'est moi qui vous envoie à la guerre, tu viens me dire ça en face ! Tu dis que c'est moi qui fais la guerre pour détourner votre rage sur les autres, tu dis que j'exploite votre patriotisme pour me sauver, me dire ça en face, à moi ! Tu crois que je laisserai traîner dans la boue ce que nous avons de plus sacré, notre guerre, notre combat pour la paix ? Tu crois que les chiens barbares de la steppe ne nous auraient rien fait si je ne les avais pas attaqués ? D'où le sais-tu ? Ce que personne ne peut savoir, toi qui ne sais même pas lire les journaux, fainéant, porteur d'eau, ânier, va-nu-pieds, d'où sais-tu ce qui serait arrivé si je ne les avais pas attaqués ? Attaqués, bien sûr que oui ! Naturellement que nous les avons attaqués !

(Hwang Ti s'enroue)

Tais-toi, je te le répète, tais toi !

(Hwang Ti l'empoigne et le secoue)

Un mot encore, un seul mot et je t'étrangle !

(Hwang Ti le jette à terre)

Qu'est-ce que tu dis ? Des milliers, des centaines de mille, massacrés pour un mensonge, saignés, estropiés pour l'Empire d'un malade mental ! Et ça à moi ! Saignés, dis tu, pour moi ! Pour un assassin ! Et ça aujourd'hui ! Le jour de notre victoire ! Tu crois que je vais les laisser bafouer par toi, tous, les héros de mon armée, des milliers et des centaines de mille, qui sont morts pour moi ! Pour moi, oui ! oui ! oui ! pour moi !

(Hwang Ti n'a presque plus de voix)

Tais toi ! Je te dis de te taire.

(Wang Ti rejoint son trône en chancelant)

Torturez le, c'est lui. Torturez le jusqu'à ce qu'il avoue ! Je ne veux plus l'entendre. Torturez le jusqu'à ce qu'il entende craquer ses propres os !

(Fou Tchou, le bourreau, entraîne le muet)

Je me suis laissé emporter, mes seigneurs, vous avez entendu le calomniateur. Qu'on ne m'en parle plus ! C'était notre dernier adversaire... Mes fidèles amis, réunis sous le signe de ce jour glorieux rendons nous à table pour y célébrer notre joie ! L

(Hwang Ti se lève de son trône avec effort. Musique. Hwang Ti se rend à la fête, bras dessus, bras dessous, avec Cléopâtre et suivi de sa cour qui ne néglige en rien la chorégraphie. Restent Mee Lan, en robe du soir moderne, l'Homme d'Aujourd'hui et Zola)

~~ZOLA~~

J'accuse...

~~L'HOMME D'AUJOURD'HUI~~

~~On sait, on sait !~~

(~~Zola sort~~)

TABLEAU XVIII

(Ajouter après " Pour y célébrer notre joie ", en page 12, à la place des indications scéniques)

(Hwang Ti, épuisé, se lève de son trône. Un homme en costume du 19è siècle s'avance, un manuscrit à la main)

HWANG TI

Qui es-tu ?

ZOLA

J'accuse !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Ce monsieur s'appelle Zola, Emile Zola, écrivain français, moins lu de nos jours, mais célèbre pour son courage.

ZOLA

J'accuse !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Il s'agissait aussi de la justice. Son appel a même abouti à quelque chose. C'est pourquoi Zola passe pour un modèle aujourd'hui encore. Tout homme de lettres qui se respecte ne manque jamais d'élever une protestation quand l'occasion se présente.

ZOLA

J'accuse !

(Musique, on se rend à la fête annoncée. Hwang Ti marche bras dessus, bras dessous avec Cléopâtre et suivi de sa cour qui ne néglige en rien la chorégraphie)- (Restent Mee Lan, en robe du soir moderne et l'Homme d'Aujourd'hui. Zola reste où il était, donc sur une scène maintenant vide)

ZOLA

J'accuse !

XIXème TABLEAU

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Tu me méprises ? ... Tu es déçue... Qu'attendais tu ? ...

(Don Juan entre et s'incline devant
Mee Lan)

MEE LAN :

Merci, monsieur, je ne danse pas le jerk.

DON JUAN :

Oh, pardon.

(Don Juan s'incline et disparaît)

MEE LAN :

Tu sais qu'il est muet.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Oui.

MEE LAN :

Et tu as toléré qu'on torture un muet, toi qui sais tout ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Toléré ? ...

MEE LAN :

Tu hausses les épaules. C'est tout ce que tu fais ! Hausser les épaules et allumer une cigarette pendant qu'ils torturent un muet jusqu'à le faire crier parce que toi qui sais parler tu restes là debout et te tais ! C'est tout !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Qu'est-ce que je pouvais faire ?

MEE LAN :

Vous avec votre science ! Savoir que le temps et l'espace ne font qu'un ; c'est ça, qui est consolant ! le monde anéanti par la chaleur ; c'est excitant n'est-ce pas ! et savoir que rien ne peut égaler la vitesse de la lumière, ça, c'est intéressant ! " L'énergie est égale à la masse par la vitesse de la lumière ! "

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

" Au carré " .

MEE LAN :

Et à quoi ça mène tout ça ? A quoi mènent elles vos grandes formules ! à hausser les épaules pendant qu'un homme est écorché vif, et allumer une cigarette...

(Il garde le silence un moment)

L ' HOMME D 'AUJOURD'H UI :

Mais qu'est-ce que je peux faire ?

(Il prend involontairement une cigarette, très calme)

On le torture. Je sais. Comme on en a déjà torturé des milliers avant lui. Les doigts qu'on écrase d'abord, puis le fouet à clous, ensuite le palan qui lui arrachera les tendons si bien qu'après il ne pourra plus lever les bras, le fer rouge, les os broyés pour finir et on remet ça s'il en est besoin. Tout ça existe, je le sais, et même encore de nos jours. Et nous pouvons rire ou pleurer, danser, lire ou dormir, il ne s'écoule à notre époque pas une heure, je suppose, pas une seule, sans qu'un homme soit torturé, écorché, supplicié, outragé, mis à mort.

MEE LAN :

Je te hais !

(Elle se jette dans un fauteuil)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Et toi, dis moi un peu ce que tu as fait ? Oui, je vois, tu as changé de robe. Tu veux être une femme d'aujourd'hui, je vois, mais tu n'en attends pas moins de l'homme qu'il fasse des miracles ! Tu penses que si j'étais un homme je me serais fait tuer, sur le champ. C'est ça que tu attendais ? Ce n'est pas ça qui aurait changé le monde non plus, -des morts, le monde n'en manque pas ! -, mais à tes yeux j'aurais été un homme ; mort, mais un homme.

(Il sourit ironiquement)

En robe d'aujourd'hui, tu restes quand même une princesse chinoise.

(Elle se détourne)

Tu es jeune et tu sanglotes maintenant. Tu es même très jeune. Tu connais l'espoir, Mee Lan, mais l'espoir n'est pas le critère de ce que nous faisons -ou ne faisons pas- tu connais mal le monde.. L

L (Entrent deux messieurs avec des cigares, l'un est en frac, l'autre en jacquette)

LE MONSIEUR EN FRAC :

E xcellent, ce cigare !

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

N'est-ce pas ?

LE MONSIEUR EN FRAC :

Avez-vous parlé avec Logengrin ?

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Lohengrin est ici aussi ?

LE MONSIEUR EN FRAC :

Comme tout ce qui fait partie de la culture !

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Et comment est-il ?

LE MONSIEUR EN FRAC :

Lohengrin ? très bizarre, quand il ne chante pas.

LE MONSIEUR EN JAQUETTE

Je me suis entretenu avec Marie Stuart.

LE MONSIEUR EN FRAC :

Tiens.

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

On croit toujours qu'on manque de culture. Mais on a finalement pas mal de connaissances. Très distinguée, cette Stuart. C'est ce que je dis toujours : quelle langue ont ces classiques !

(Ils saluent très poliment en direction de Brutus)

Qui peut bien être ce Romain qui nous observe sans cesse ? Vous avez une idée ?

LE MONSIEUR EN FRAC :

Mais je le connais !..

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

N'est-ce pas ?

LE MONSIEUR EN FRAC :

C'est aussi un classique.

(Brutus s'avance, il tient un quotidien roulé comme un parchemin)

BRUTUS :

Un mot, citoyen ! Si je vous parais sombre, le trouble de mes regards ne trahit nul ressentiment contre des hommes qui ont gardé le sens civique, mais je suis agité de sentiments contraires car je songe au moyen de rétablir l'Etat que j'ai, vous le savez, aimé plus que moi-même. Et pour parler à mots couverts, les choses que je sais ont bien de quoi assombrir mes regards.

LE MONSIEUR EN FRAC :

Hum.

BRUTUS :

L'heure est grave. Et votre journal, que j'ai trouvé ici, m'incite à ne pas rester plus longtemps à l'écart, enfouissant en mon coeur de brûlants désirs. Que vous proposez-vous ? Si j'ai bien compris votre journal, c'est vous qui êtes aujourd'hui, mes frères, mes alliés, o nobles maîtres de l'économie, amis de Rome, qui, comme moi, voulez défendre d'un amour ardent la Justice et le Bien Commun, prêts à choisir entre la liberté et la mort. Ai-je bien compris, citoyens ?

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Oui, oui, tout à fait...

brutus :

Je me nomme Brutus.

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Ah.

LE MONSIEUR EN FRAC :

Comment dit-il ?

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Brutus.

LE MONSIEUR EN FRAC :

Hum.

BRUTUS :

J'entends que la foule impétueuse se fait menaçante. Ce qu'on appelle Droit, le noble ouvrage des hommes raisonnables, ou République, la fière appellation de l'Ordre, ou Liberté, un moment de rage, -mais voyant l'abus qu'on fait de tout je puis comprendre une telle rage-, un moment de rage peut les vouer à la ruine, ce qui serait un suicide. O ne m'excluez pas de vos débats si leur propos est de servir le bien commun ! L'émeute dont la clameur déjà nous atteint est semblable à la flamme attisée par le vent dont la fureur se déchaine en tous sens. Que va-t-il arriver ? Le malheur est en marche, et suivra le cours qu'il a choisi, si des hommes au coeur résolu ne suppriment pas la cause de l'émeute -et dût-il en coûter la mort d'un ami. Vous le savez ? Alors manifestez vous. Que veut le peuple ?

LE MONSIEUR EN FRAC :

Une augmentation de salaire. Quoi d'autre ?

BRUTUS :

Ne pensez pas, amis, que je sois l'avocat de la déraison, si, ennemi du désordre, je demande la cause de ce désordre.

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Pas question d'augmenter les salaires, c'est exclu. Où cela nous mènerait-il ? A une augmentation du coût de la vie ; mais allez donc faire comprendre ça aux masses ! Sans compter qu'il n'y a pas urgence, la police à la situation bien en main.

BRUTUS :

Votre constitution, je ne la connais pas, pourtant, si j'ai bien compris votre journal, votre pays est une République.

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Oui, oui, absolument...

LE MONSIEUR EN FRAC :

Que oui !

LE MONSIEUR EN JAQUETTE ;

Et comment !

LE MONSIEUR EN FRAC :

Et nous ne laisserons rien changer à cela !

BRUTUS :

Que Brutus entend volontiers vos propos !

LE MONSIEUR EN FRAC :

Et pas question de comité d'entreprise.

BRUTUS :

Votre constitution je ne la connais pas, j'espère cependant que la police dont vous parlez, qui tient la situation bien en main, n'est pas la garde du corps des tyrans. S'il en est ainsi, -O Dieux éternels ! - alors, plongeons nos mains dans le sang de César jusqu'aux coudes et teignons de pourpre nos épées...! et sortant ainsi, allons jusqu'au Forum Brandissant nos épées sanglantes au-dessus de nos têtes en criant : Paix, Délivrance et Liberté !

(Le Monsieur en Frac et le Monsieur en Jaquette échangent des regards)

LE MONSIEUR EN FRAC :

Si cela ne vous fait rien, monsieur... ici on pourrait nous entendre...

(Ils conduisent leur classique "à l'écart)

BRUTUS :

L'un et l'autre, donnez-moi votre main.

(Ils disparaissent. Restent en scène
Mee Lan et l'Homme d'Aujourd'hui
qui n'ont rien remarqué de l'inter-
mède de Brutus joué à l'avant-scène)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Qu'est-ce que tu attendais de moi ? Je te le demande, qu'attendais-tu ?...

(Mee Lan prend une cigarette)

MEE LAN :

Tu as du feu ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Le martyr, tu crois qu'on peut le choisir comme on choisit une situation ? Et pourtant tu as raison. Je sais ! Si l'Esprit veut que l'Histoire continue, il ne lui reste qu'à se sacrifier lui-même.

MEE LAN :

Je te vois parler, je ne t'entends pas. Je n'entends que le muet. C'est le seul être humain de toute cette mascarade.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Peut-être que je suis un lâche. Si je ne l'étais pas je verrais ce que j'ai à faire. Or je ne le vois pas.

(Don Juan est entré et s'incline)

DON JUAN :

Cette fois, Princesse, ce n'est pas un jerk.

(Mee Lan décidée à danser va à
Don Juan)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Mee Lan ?... Mee Lan !

(Mee Lan sort en dansant avec
Don Juan).

XXème TABLEAU

(Hwang Ti entre en conduisant
Cléopâtre par le bras et tenant un
verre à la main. Sa suite, de très
belle humeur, l'entoure)

HWANG TI :

Tout de même, ma chère enfant, tout de même, une muraille est une muraille et c'est pourquoi je dis, ... euh... je dis que nous la bâtirons ! Dès demain, dès aujourd'hui même, dès hier... pourquoi riez-vous ? Une muraille qui nous mettra à l'abri de tout avenir, voilà ce que je dis. Euh... Je commence à sentir l'effet du vin, mais la situation est grave, mes fidèles amis, extrêmement grave et c'est pourquoi je dis : Cléopâtre, où es-tu ? ... -, trinquons ! Je dis : Wan Li Tschang, Tschen, et tout ce qui est en deça de la muraille, c'est la République, la Liberté, la Culture... euh ... c'est nous, et tout ce qui est de l'autre côté... Amis fidèles ! Nous buvons à la Grande Muraille, comme on la voit dans les livres, mes fidèles amis, enfin comme on la verra plus tard, c'est-à-dire que par instant j'ai l'impression que nous décidons d'une affaire qui depuis des siècles déjà -dans une certaine mesure-, que nous bâtissons quelque chose... euh... qui depuis des siècles est déjà réduit en poussière -c'est-à-dire que notre avenir-, d'une certaine mesure... euh... se trouve derrière nous...

(Hwang T i s'assied sur son trône)

Trinquons ...

(Ils trinquent, brusquement le silence succède aux éclats de rire)

HWANG TI :

Qu'est-ce que c'est ?

(rafales de mitrailleuses au loin)

Je crois, mes fidèles amis, que je ne suis pas très bien. Toute ma vie je n'ai bu que du lait, ou des jus de fruits, pour garder la vue claire en vrai Fils du Ciel, je n'ai jamais fumé, pour voir ce que nous appelons le Grand Ordre et l'Ordre Définitif...

(Il se met à rire de lui-même)

A vrai dire je me sens très bien !

(Mitrailleuses au loin)

HWANG TI :

Mais qu'est-ce que c'est ? Une émeute ?

(L'Homme d'Aujourd'hui s'avance)

Non, Sire, c'est une révolution.

HWANG TI :

Qu'est-ce qu'il raconte ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Prenez-moi, mesdames et messieurs, comme la Voix du Peuple !

HWANG TI :

Euh !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Oui.

HWANG TI :

C'est toi qui est Min Ko ? Toi ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Autant moi qu'un autre.

HWANG TI :

Mais s'il croit que je suis saoul...

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Si vous voulez savoir ce que pense le peuple, inutile de torturer un muet plus longtemps ! Je vais vous le dire, moi ! Ecoutez !

(Hwang Ti cherche du regard autour de lui)

HWANG TI :

Où est Fou Tchou ?

FOU TCHOU :

Me voici.

(Le bourreau fait deux pas en direction de l'Homme d'Aujourd'hui)

GWANG TI :

Nous t'écoutons. Parle !

(L'Homme d'Aujourd'hui est debout devant un vaste demi cercle auquel se sont adjoints entre temps quelques masques ; il a l'attitude typique de l'intellectuel qui fait un exposé : il parle d'une voix peu sonore, sans solennité aucune, avec quelque embarras mais sans confusion ; il sourit parfois par nervosité ou joue avec une cigarette mais l'objectivité de son exposé atteste son sérieux)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ce que j'ai à dire est très banal et vous pouvez le lire dans tous vos quotidiens... nous vivons, mesdames et messieurs, à l'époque de la bombe à Hydrogène, des missiles, des voyages interplanétaires, autrement dit, -sans entrer plus avant dans les dernières découvertes de la physique-, le premier tyran venu, en quelque lieu de notre terre est le tyran de l'humanité toute entière. Il détient dans sa main, fait sans précédent dans l'histoire, le moyen d'anéantir toute vie sur cette planète, sur une simple lubie qui peut paraître absurde, mais qui n'est pas rare chez un névrosé.

(quelques rires incrédules)

Alors, décidons-nous : si l'Humanité doit survivre, votre manière de faire l'Histoire ne peut plus entrer en ligne de compte.

HWANG TI :

Qu'est-ce qu'il dit ? Moi, je ne compte plus ?...

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Et je voudrais vous faire remarquer, mesdames et messieurs, que contre la radioactivité il n'y a pas d'arche de Noé.

HWANG TI ;

Mais il pense que je suis saoul ! ... J'entre encore en ligne de compte !

La radioactivité ! Qu'est-ce que ça veut dire ? et puis après ?

Pourquoi est-ce que je n'aurais pas droit, moi aussi, à la radio-activité ? Est-ce que ça signifie qu'on ne me fait pas confiance ?

(L'Homme d'Aujourd'hui se voit interrompu et se tait)

Je suis un tyran, oui ou non ?

(Fou Tchou, calme et pratique, prépare son noeud coulant à toutes fins utiles)

Tu ne réponds pas ? Pourquoi ?

(L'HOMME D'AUJOURD'HUI allume une cigarette)

Réponds par oui ou non !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Oui.

(FouTchou passe son noeud coulant autour de l'Homme d'Aujourd'hui)

HWANG TI :

Laisse-le !...

(Fou Tchou retire le noeud coulant)

Continue à parler ! Je te prouverai le contraire ! Continue et J'apprécie tes facultés intellectuelles.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

J'ai dit ce que j'avais à dire.

HWANG TI :

Nous avons plaisir à t'écouter.

(L'Homme d'Aujourd'hui décontenancé par ce comportement de Hwang Ti, qui sourit, regarde autour de lui comme quelqu'un qui se sent bafoué et se met soudain à parler sans détours)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Je vois notre terre, mais ce n'est plus une terre c'est une planète sans vie, qui tournoie dans les ténèbres de l'univers, le soleil l'éclaire, bien sûr, mais il n'y a plus d'êtres vivants pour sentir la chaleur de ses rayons et l'éclat du jour est éteint ; je vois les ombres rasantes de ses montagnes, la teinte violette de ses mers qui sont mortes, les nuages comme des chevaux d'argent, et les pays sont morts, blafards comme la lune et stériles et nus, un astre sourd tournoyant comme des milliards d'autres astres ; je vois les lieux qu'habitaient autrefois les hommes, les oasis perdus du temps : la Grèce, l'Italie, l'Europe ! Je vois le matin les atteindre dans sa marche mais il n'y a plus personne pour vivre ce matin là, pas un oiseau, pas un enfant, pas une voix pour le saluer, pas même une voix pour se plaindre. Rien. Les eaux grondent et le ressac et le vent, mais sans bruit car il n'y a pas d'oreilles pour les entendre, et la lumière est incolore ! parce qu'il n'y a plus d'oeil pour la percevoir ; et Dieu lui-même est aveugle et sourd comme les choses, aveugle et vide et privé de sa création, privé de ce miroir qu'était pour lui l'oeil d'un mortel, privé de notre conscience du temps, rejeté hors du temps -des continents qu'autrefois la conscience fit monter des ténèbres à la lumière : l'Asie l'Europe, l'Amérique-, privé de conscience ! privé de signification ! privé de vie ! privé d'esprit ! privé d'humanité ! privé de Dieu !

(Silence général)

(Puis, Hwang Ti bat des mains, et tous font de même. Les applaudissements montent, on se croirait au concert ou au théâtre)

HWANG TI :

Où est Da Hing Yen, le maître de cérémonie ?

DA HING YEN

Me voici.

(Da Hing Yen prend la place du bourreau)

HWANG TI :

Donne lui la lecture du document !

(Da Hing Yen déroule un document)

DA HING YEN :

Que serait l'Empire le plus puissant du monde, vainqueur de toutes les hordes barbares sans l'éclat rayonnant et la parure de l'intelligence ? Aussi nous référant à un usage très ancien, nous récompensons et honorons l'être intelligent dont les discours nous dispensent la joie. Et c'est pourquoi nous proclamons :

(Roulements de tambour)

"Que le Grand Prix de Confucius, fondé par notre Premier Empereur Sublime, Tsin Sche Hwang Ti, appelé Fils du Ciel, qui est toujours dans son Droit, décerné chaque année à celui auquel l'intelligence a permis de brosser du monde le tableau de ce qui le menace s'il avait l'audace d'être notre ennemi, que ce Grand Prix honore en ce jour solennel celui qui a su de manière à la fois si pertinente et si saisissante proclamer la Vérité pleine et entière aux Tyrans qui règnent de l'autre côté de la Muraille de Chine "

(Roulements de tambour)

HWANG TI :

Qu'on lui passe au cou la chaîne d'or !

(Da Hing Yen lui passe la chaîne d'or autour du cou)

Vive le lauréat !

(Tous applaudissent, très académiquement)

CLEOPATRE :

Et un baiser de la part de Cléopâtre...

(Tous, lèvent leurs verres, les
fanfares retentissent, puis soudain
un cri)

XXIème TABLEAU

(Les insurgés sont là : des hommes portant des brassards et armés de mitraillettes. On ne les découvre qu'au moment où l'assemblée recule et se disperse. Hwang Ti reste seul et est le dernier à rire)

HWANG TI :

Euh ! Qui êtes-vous ?

(Le Prince s'avance, il est bras de chemise et en pantalon)

LE PRINCE :

Le voilà votre Fils du Ciel ! c'est à peine s'il peut tenir debout !

HWANG TI :

Mon Prince ?

LE PRINCE /

Il n'y a pas de Prince !

HWANG TI :

Et dans cette tenue !

LE PRINCE :

Liquidez-le !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Halte !

LE PRINCE :

Feu !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Halte ! j'ai dit... Halte !

(Il va chercher dans la foule la mère chinoise)

Voici la mère !

(Le silence s'établit soudain)

La libération de ton fils n'est pour eux qu'un prétexte...

(Il s'adresse à tous)

Mais vous ne voyez donc pas quelle comédie on vous joue ? Notre Prince qui se fait passer maintenant pour un homme du peuple, comme c'est l'usage dans les putsch militaires. Ce général né qui a sacrifié ses trente mille hommes pour épargner sa propre vie et assumer les tâches de l'après guerre, c'est lui qui serait heureux sans doute si la Voix du Peuple, qu'il exploite maintenant à ses propres fins, était véritablement muette !

LE PRINCE :

Liquidez le aussi ! liquidez les tous !

L'HOMME D'AUJOURD'hui

Nous le connaissons bien le personnage dont les desseins sont si aisément pénétrables ; il n'y a que le peuple, le malheureux, qui les pénètre toujours trop tard !.. L'unique espoir dans cette comédie, le dernier espoir que j'y voie, c'est toi.

(Il va à la mère)

C'est toi, la mère chinoise, la pauvre brave mère qui pense qu'elle n'a pas de rôle à jouer dans l'histoire de ce monde. N'est-ce pas ?

LA MERE :

Oui, Seigneur, oui...

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ne m'as-tu pas dit que ton fils était muet ?

LA MERE :

Oui, seigneur, oui...

(Il fait signe vers la droite)

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Qu'on l'amène, s'il vous plait.

(Fou Tchou amène le muet qui a été torturé !)

LA MERE :

Wang ! 4 !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

C'est ton fils ?

LA MERE :

Mon Wang ! Mon pauvre Wang !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Dis devant le monde entier ce que tu sais, mère ! Atteste qu'il est muet !

LA MERE :

Qu'est-ce qu'ils ont fait de toi ? Wang ! Qui est-ce qui t'a brisé les doigts ? Qui t'a démi les épaules ? Mon pauvre Wang, mon petit Wang, mon imbécile ! Tu ne me reconnais pas ? Qui t'a brûlé la langue ? Et arraché la peau des bras ? Mon sang, mon sang, que je t'embrasse ! Tu n'aurais pas dû te mettre en avant, tu ne m'as pas

écoutée, pourquoi ? O Wang, mon fils ! Regarde moi ! Tu ne peux déjà pas parler et voilà que tu ne m'écoutes plus ? Mais pourquoi ? O Wang ! O Wang !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ressaisis toi !

LA MERE :

Pourquoi est-ce qu'ils t'ont fait ça ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ca n'arrivera plus jamais, si devant tous ceux qui sont là et qui nous écoutent tu dis la vérité : ton fils est bien muet, n'est-ce pas ?

LA MERE :

Oui, seigneur, il est mon fils...

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Il n'est pas Min Ko, il n'est pas l'homme qui a composé les maximes. Confirme le !

LA MERE :

Des maximes ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Muet comme il est !

LA MERE :

Wang ! Qu'est-ce que tu as fait ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Mais il n'a rien fait.

LA MERE :

Wang ?...

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Dis la vérité, et rien de plus ! Prouve leur d'un mot, d'un seul, qu'il est muet.

LA MERE :

Est-ce que je t'ai fait du tort, Wang ? J'avais toujours pensé que tu étais bête. Mon Wang, mon pauvre Wang ! C'est vrai que tu as composé ces maximes ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Mais pauvre femme...

LA MERE :

Mon fils n'est pas bête !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Mais personne ne prétend ça.

LA MERE :

Et pourquoi ce ne serait pas lui ? mon fils ? Pourquoi est-ce qu'il ne ferait pas de maximes ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ca n'est pas vrai.

LA MERE :

O Wang, mon chéri, mon malheureux Wang, mon fils, pourquoi ne pas dire à ta mère que c'était toi, mon fier Wang ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ca n'est pas vrai !

LA MERE :

Mon fils ne peut donc pas être quelqu'un d'important lui aussi ? et pourquoi ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Femme...

LA MERE :

Oui. C'est lui. Oui ! Oui !

(Explosion de joie parmi les insurgés. La foule hisse sur ses épaules le muet torturé et veut le porter en triomphe dans les rues, mais les cris s'apaisent à l'entrée de Mee Lan. Et le silence devient total devant Mee Lan debout, les cheveux défaits et les habits déchirés)

MEE LAN :

Me voici, Prince.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Mee Lan ?

MEE LAN :

Outragée par la violence que vous avez déchaînée. Je vous l'avais bien dit que je ne serais pas votre bonheur. Me voici.

LE PRINCE :

Continuez !

(Personne ne bouge)

Liquidez-les !

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Halte !

LE PRINCE :

Liquidez-les tous ! tous !

(Des coups de feu retentissent, la lumière s'éteint un instant, bruits de foule, cris. Quand la lumière se rallume la scène est vide. Les décors ont été renversés, il ne reste que la scène nue ; on découvre la machinerie. On entend toujours le bruit de la foule au loin. Entrent Brutus et les deux messieurs qui viennent examiner les dégats)

BRUTUS :

O vous, Octave et Marc-Antoine, combien de fois nous reverrons-nous à Philippes !

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Que dites-vous !

BRUTUS :

O rien ! ce n'était qu'un souvenir.

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Quel jugement portez-vous sur la situation actuelle ?

BRUTUS :

(Brutus pose les mains sur leurs épaules)

La manière dont vous dirigez les affaires, o braves gens, nobles maîtres de l'économie, amis de Rome, Brutus la connaît bien ; n'a-t-elle pas fait ses preuves ? Je crois que l'arbitraire, l'orgueil et l'injustice de ceux qu'on appelle les grands est aussi indispensable au peuple que le bain. Celui qui a souffert de l'injustice peut se permettre, après, de commettre à son tour l'injustice.

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Très intéressant.

LE MONSIEUR EN FRAC :

En effet.

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Vu sous l'angle psychologique.

BRUTUS :

Sinon serait-il possible que vous, deux mille ans après que César soit tombé au nom de la Justice, jouiez encore un rôle ici et soyez aussi bien nourris que ceux que César aimait.

LE MONSIEUR EN JAQUETTE :

Vous pensez que ...

BRUTUS :

Que vous ne mourrez pas, soyez tranquilles, o nobles citoyens à la main avide, et si même à cette heure, un poignard vous transperce.

(Il a soudain un poignard dans chaque main)

L'expérience m'inspire une telle amertume !

Il plante soudain à chacun un poignard dans le ventre)

Soyez tranquilles ! votre espèce est toujours au pouvoir.

(Les deux messieurs qui ont écouté leur " classique " avec un intérêt méfiant portent la main à leur côté où est planté le poignard, pendant que Brutus fait deux pas en avant et s'adresse à l'Homme d'Aujourd'hui qui vient d'entrer)

BRUTUS :

Qu'y a-t-il ?

L'HOMME D'AUJOURD'HUI :

Ca recommence...

XXIIème TABLEAU :

(Entrent Roméo et Juliette comme au début de la pièce. Musique identique à celle du début)

JULIETTE :

C'était le rossignol, et non pas l'alouette,
Dont le chant a percé ton oreille craintive ;
C'est sur ce granadier qu'il chante chaque nuit
O, crois moi, mon amour, c'était le rossignol.

ROMEO :

M'enfuir, c'est le salut, si je tarde, la mort.

JULIETTE :

Adieu, crois-tu que jamais nous nous reverrons ?

(Un serveur est entré par la droite)

LE SERVEUR :

Puis-je me permettre d'informer, Mademoiselle et Monsieur, de la prochaine mascarade. Mademoiselle et Monsieur sont attendus.

(Le serveur disparaît)

JULIETTE :

O Dieu, mon coeur est lourd et pressent un danger.
Un chant d'oiseau, une feuille à l'arbre qui tremble
Et je crains que jamais nous puissions nous revoir,
Nous, les amants perdus dans un monde en discorde,
Cernés par un conflit qui nous est étranger.
Pas un instant qui ne me dispense la crainte,
Pas un baiser qui ne me semble empoisonné
Par le pressentiment de la mort qui les compte.
O le chagrin d'amour ! O chagrin bienheureux !
Plein de notre bonheur et plein de notre peur,
Et attentif à la fragilité du monde.
N'y a-t-il point de lieu pour cacher notre amour ?
Je voudrais vivre alors jusqu'à la fin du monde !
Plus de souffle qui ne soit celui du bonheur
Et plus de larmes, o joie, plus de peine d'amour,
Point de désir si douloureux et si amer
Qu'il m'induisse en erreur et que je dise : " Non
Le monde n'est pas bon, il ne devrait pas être "

Un chant d'oiseau, une feuille à l'arbre qui tremble
me rend joyeuse. Vois ! L'astre des nuits pâlit,
Les étoiles blanchissent à l'Orient bleuissant,
Le fleuve offre à l'aurore un timide miroir,
Les oiseaux frémissants dans la nuit des branchages
Saluent à plein gosier le premier feu du jour,
La nuée s'évapore embrasée par l'aurore
Et bientôt allumée par un premier rayon
Luit la rosée, joyau fugitif du buisson
Et les ombres s'enfuient sous les rocs et les feuilles.
O jour ! inconcevable don !
O lumière ! Lumière aimée ! O souffle !
qui donne à mille fleurs et couleurs et parfums,
N'est-ce pas trop charmant pour exister vraiment ?
O souvenir en moi du parfum du feuillage,
De l'arôme des baies, douces comme des lèvres,
Souvenir de la mer semée de coquillages,
Des bonheurs fugitifs et des bonheurs durables,
Des pierres sous la main qui les tâte en silence,
Du banc de ma croisée tiédi par le soleil,
Des courses et des jeux autour d'un papillon,
Du miroir de l'étang reflétant mon visage
et du visage et de la voix de mon amant.
O le doux souvenir d'une journée unique
Que mon rêve criainatif place devant mes yeux
Et c'est déjà assez pour que nous voulions vivre
O monde bienheureux ! O monde amer ! O monde !
Nous t'aimons, nous t'aimons, tu ne dois pas périr.

(Un serveur en frac entre par la
gauche)

LE SERVEUR :

Puis-je me permettre d'informer Mademoiselle et Monsieur qu'ils
sont attendus.

(Le serveur disparaît. Entrée de
la mascarade)

ROMEO :

Si je savais en quels temps, en quels lieux nous sommes ?
Costumes qui tournoient, odeur de naphthaline,
On croirait qu'ils sont morts mais ils parlent pourtant
Et je les vois qui dansent et qui tournent en rond
Comme tournent les danseuses d'un carillon.

JULIETTE :

Debout, o mon amour, lève-toi et fuyons !

ROMEO :

Fuir... mais où ?

(La mascarade évolue à la manière
des personnages de carillon : chaque
personnage prend la parole quand il
se trouve face au public puis poursuit
son chemin en tournant sur lui-même)

NAPOLEON :

Je ne devrais pas revenir, disent-ils, je ne devrais pas ! Que signi-
fient ces boniments ? Il faut que la Russie soit battue. C'était un
hiver exceptionnellement rigoureux. Je vous conduirai en Russie...

L'INCONNUE :

Je suis la jeune fille noyée dans la Seine. Celle dont on ignore le
nom. On ne connaît de moi que mon masque mortuaire ; on peut
l'acheter chez les brocanteurs. Personne ne s'intéresse à ce qu'a
été ma vie...

PILATE :

Mais je n'aime pas prendre de décisions. Comment puis-je décider
ce qu'est ou non la vérité ? Je suis innocent du sang de ce juste. . . L

LE MONARQUE :

Je les connais les hérétiques ; je les ai fait brûler, des milliers et
des dizaines de milliers, j'ai fait mon devoir...

ZOLA :

J'accuse, j'accuse. Je l'ai écrit, je leur ai dit, j'ai fait mon devoir...

DON JUAN :

Je cherche le Paradis. Je suis jeune. Je voudrais être, c'est tout,
rien d'autre qu'être. Je cherche qui est encore vierge...

BRUTUS :

Le but de cette histoire est-il de nous montrer le triomphe de
l'immortelle sottise ? Il me semble que c'est un mauvais rêve quand
je vois...

CLEOPATRE :

Je suis Cléopâtre, je suis la femme qui croit aux vainqueurs,
j'aime les vainqueurs, j'aime les hommes qui font l'Histoire, enfin
j'aime les hommes...

COLOMB :

Je ne comprends pas ; ils l'appellent Amérique, et ce ne sont pas
les Indes que j'ai découvertes, pas les Indes, pas la vérité...

ROMEO :

Juliette ! O, cette nuit je serai près de toi.

JULIETTE :

O Roméo, o mon doux Roméo !

ROMEO :

Notre monde bientôt est voué au tombeau.
Mes yeux, regardez-la, mes bras enlacez-la,
Et que je meure en un baiser.

(La mascarade s'accélère.
Improvisation finale)

+ +

+